Omraam Mikhaël Aïvanhov

hommage au Maître Peter Deunov

Collection Izvor « Hors série »

EDITIONS  PROSVETA



hommage
au Maître
Peter Deunov

© Copyright 1991 réservé à S.A. Editions Prosveta pour tous pays y compris l'U.R.S.S. Toutes reproductions, adaptation, représentation ou éditions quelconques ne sauraient être faites sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs. De même toutes copies privées, toute reproduction audio-visuelle ou par quelque moyen que ce soit ne peut être faite sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs (Loi du 11 Mars 1957 révisée).

Editions Prosveta S.A. – B.P.12 – 83601 Fréjus Cedex (France)

ISSN 0290-4187

ISBN 2-85566-519-1

Omraam Mikhaël Aïvanhov

hommage au Maître Peter Deunov

Collection Izvor
N° 200 – *hors série*


EDITIONS PROSVETA

Du même auteur :

Collection Izvor

200 – Hommage au Maître Peter Deunov (hors série)
201 – Vers une civilisation solaire
202 – L'homme à la conquête de sa destinée
203 – Une éducation qui commence avant la naissance
204 – Le yoga de la nutrition
205 – La force sexuelle ou le Dragon ailé
206 – Une philosophie de l'Universel
207 – Qu'est-ce qu'un Maître spirituel ?
208 – L'égrégore de la Colombe ou le règne de la paix
209 – Noël et Pâques dans la tradition initiatique
210 – L'arbre de la connaissance du bien et du mal
211 – La liberté, victoire de l'esprit
212 – La lumière, esprit vivant
213 – Nature humaine et nature divine
214 – La galvanoplastie spirituelle et l'avenir de l'humanité
215 – Le véritable enseignement du Christ
216 – Les secrets du livre de la nature
217 – Nouvelle lumière sur les Evangiles
218 – Le langage des figures géométriques
219 – Centres et corps subtils
220 – Le zodiaque, clé de l'homme et de l'univers
221 – Le travail alchimique ou la quête de la perfection
222 – La vie psychique : éléments et structures
223 – Création artistique et création spirituelle
224 – Puissances de la pensée
225 – Harmonie et santé
226 – Le Livre de la Magie divine
227 – Règles d'or pour la vie quotidienne
228 – Regards sur l'invisible
229 – La voie du silence
230 – Approche de la Cité céleste
231 – Les semences du bonheur
232 – Les révélations du feu et de l'eau
233 – Un avenir pour la jeunesse

NOTICE BIOGRAPHIQUE

★

PETER DEUNOV
12 juillet 1864 – 27 décembre 1944

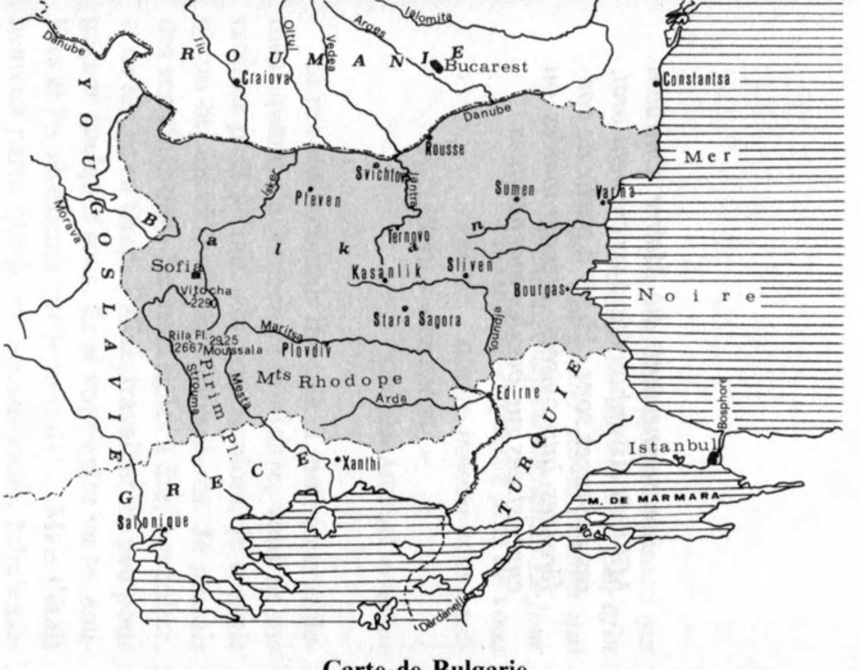
1888 : départ pour les Etats-Unis. Etudes de théologie et de médecine dans la ville universitaire de Madison (Wisconsin)

1895 : retour en Bulgarie

1900 : premiers disciples

1922 : ouverture de l'Ecole qui fonctionnera jusqu'en 1944





Carte de Bulgarie

L'enseignement du Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov étant strictement oral, ses ouvrages sont rédigés à partir de conférences improvisées, sténographiées ou enregistrées sur bandes magnétiques.

« Un Maître, c'est l'oiseau qui vient chanter auprès de vous, afin de vous guider sur le chemin qui mène au château enchanté. Le jour où vous ne risquerez plus de vous égarer, l'oiseau pourra vous quitter, il s'envolera. »

Omraam Mikhaël Aïvanhov

Si je vous racontais ma joie et mon émerveillement quand j'ai rencontré le Maître, vous ne me croiriez pas ! J'étais très pauvre alors, je n'avais qu'un lit, un violon et quelques livres. Je passais des semaines dans les montagnes à lire, à méditer, et de temps en temps j'allais travailler un peu pour gagner quelques sous. Et si vous aviez vu les souliers et les vêtements que je portais !... Mais j'étais heureux parce que je me sentais riche, fabuleusement riche, riche de savoir que mon Maître existait. J'avais l'impression que ma tête, mon cœur contenaient tous les trésors de l'univers. Avoir un Maître, vous vous rendez compte ! Je savais que

grâce à lui je posséderais le Ciel et la terre, que je réaliserais tout ce que je souhaitais de plus précieux.

Très peu de gens, malheureusement, ont l'intuition de ce que peut représenter un Maître pour l'orientation de leur destinée, de tout ce que sa présence peut rectifier, améliorer et harmoniser dans leurs existences. Avoir un Maître ne leur dit rien, car ils savent qu'avec lui ils ne seront plus tellement tranquilles : le Maître leur montrera leurs lacunes, le danger des chemins sur lesquels ils s'engagent souvent, alors évidemment ils se sentiront un peu freinés, et ça, ils ne le veulent pas. Et c'est dommage, parce qu'avec cette attitude ils vont au-devant de souffrances et de limitations bien plus grandes que celles qu'ils auraient à supporter en suivant les conseils d'un Maître. Moi, depuis mon jeune âge, j'ai senti que j'avais besoin d'un Maître, et c'est cela qui m'a sauvé.

Quand j'ai rencontré le Maître Peter Deunov, j'avais dix-sept ans. J'habitais Varna, au bord de la mer Noire. Si je l'ai rencontré à ce moment-là, c'est parce qu'à la suite de toutes sortes d'intrigues, le clergé de l'Eglise orthodoxe avait réussi à obtenir du gouvernement qu'il quitte Sofia où il s'était installé. Il fut envoyé en exil dans la ville de Varna, près de laquelle il était né d'ailleurs, et où il avait longtemps vécu.

Le Maître était fils d'un pope de l'Eglise orthodoxe bulgare. Son père désirait évidemment qu'il

suive la même voie et devienne pope à son tour. Mais le Maître a refusé. Il connaissait bien ce milieu du clergé, sa mentalité, ses préoccupations et il n'était pas tellement émerveillé. Il aurait pu également être pasteur car, dès sa jeunesse, il avait étudié dans une école protestante en Bulgarie et il était allé poursuivre ses études de théologie – ainsi que de médecine – aux Etats-Unis. A son retour, alors qu'on s'attendait à ce qu'il accepte une fonction dans l'Eglise évangélique, il refusa là aussi. Il sentait qu'il avait une tout autre vocation.

Lorsqu'il a commencé à faire des conférences et à rassembler quelques disciples autour de lui, le clergé de l'Eglise orthodoxe s'est immédiatement dressé contre le Maître. Pourquoi ? Oh ! c'est très simple. De tout temps et dans toutes les religions, le clergé a estimé que rien de bon ne pouvait se faire en dehors des Eglises établies. Je veux bien : si les Eglises remplissaient correctement leur rôle, il n'y aurait rien à leur reprocher ; mais souvent elles ne font que maintenir les fidèles dans des conceptions étroites et limitées. En effet, que leur demande-t-on ? D'avoir la foi, de venir régulièrement assister aux offices, de réciter quelques prières, de chanter quelques cantiques, d'écouter quelques prêchi-prêcha, c'est tout ! Comment l'Eglise peut-elle penser que cela suffit pour les transformer et les rapprocher de Dieu ? Mais veut-elle réellement les transformer et les rapprocher de Dieu ? Et même, parmi le clergé,

combien y en a-t-il qui donnent l'exemple d'une vie réellement en accord avec les principes les plus sacrés de leur religion ?

Peu à peu, la personne du Maître et son activité devinrent pour les évêques un véritable reproche vivant. Elles semblaient leur dire : « Que vous êtes éloignés des vérités des Evangiles ! Combien votre vie est différente de ce que Jésus a enseigné ! Vous devez vous corriger. » Mais au lieu d'accepter, ils ont accusé le Maître d'être un hérétique, un faux prophète. S'il avait mené une vie tout à fait médiocre, ils l'auraient laissé tranquille, mais il voulait marcher sur les traces du Christ, et ils l'ont persécuté. Après quelque temps les évêques se sont entendus avec certains membres du gouvernement pour l'envoyer en exil. Cette démarche des évêques était la preuve de leur faiblesse. Le Maître fut sommé de quitter Sofia. Il resta paisible et se rendit à Varna avec quelques disciples. C'était en 1917.

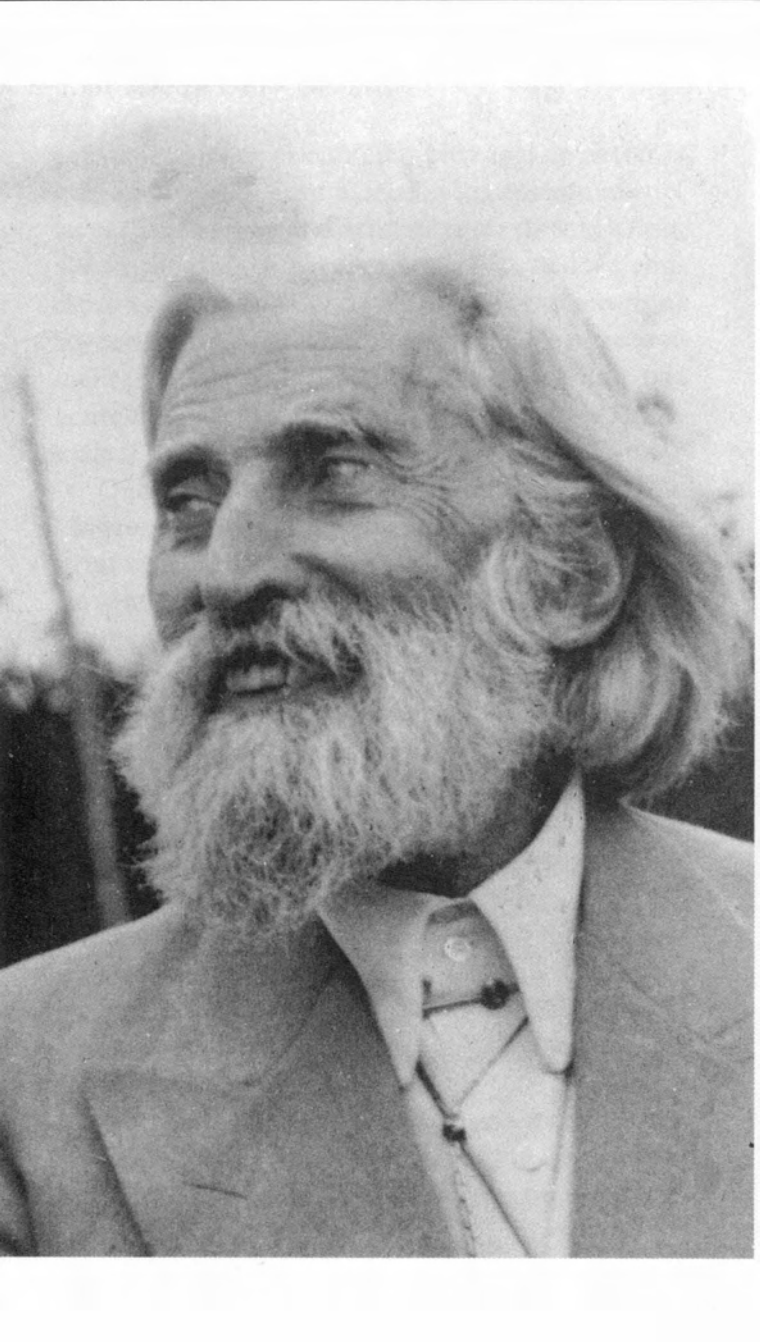
A cette époque, j'habitais une maison appartenant à mes parents qui se trouvait, sans que je le sache, à quelques mètres de celle que le Maître lui-même avait habitée jadis, avant de partir s'installer à Sofia. Je me souviens, c'était la rue vraiment la plus extraordinaire de la ville par son inclinaison. Chaque matin, pour aller à l'école, j'étais obligé de monter cette pente raide, et en hiver, je devais prendre de grandes précautions, car la glace

en faisait parfois une véritable glissoire. Dans cette rue, qui était aussi très longue, se trouvait l'église à laquelle le père du Maître avait été attaché comme pope; c'est pourquoi il avait pris une maison à côté et le Maître y avait habité plusieurs années.

L'exil du Maître à Varna fut pour moi un heureux événement: c'est grâce à cela que je l'ai connu, et ma vie en fut définitivement orientée.

Dès que je le vis, je fus ébloui. Son visage, son rayonnement, la paix qui se dégageait de lui, la gravité de son maintien, la légèreté de ses gestes, sa démarche, sa façon de parler, son regard, son sourire, tout provenait d'un autre monde. Dans tout son être se sentait ce long travail des Initiés et des Maîtres, travail de patience, de ténacité, de noblesse et de désintéressement. Un monde immense par sa profondeur, sa richesse et sa beauté, voilà ce qu'apportait le Maître.

Par la suite, ce qui m'a aussi beaucoup impressionné chez le Maître, c'est sa dignité. Mais il vous est peut-être difficile de comprendre ce que je veux dire par là, car pour beaucoup, la dignité n'est pas une notion claire, ils ont tendance à la confondre avec la fierté ou l'orgueil. La dignité du Maître, c'était une conscience des trésors que Dieu avait placés en lui et la volonté de les garder intacts. Oui, la véritable dignité, c'est le respect de tout ce que Dieu nous a donné, à commencer par notre corps physique, mais aussi notre cœur, notre intellect,



notre âme, notre esprit. Combien de fois j'ai constaté chez le Maître ce souci de se protéger de toute souillure physique ou psychique. On sentait qu'il veillait constamment à sauvegarder les richesses qui étaient en lui, afin de pouvoir les rendre un jour au Créateur encore plus abondantes et éclatantes.

Et c'est aussi cette dignité, ce respect envers soi-même qu'il voulait enseigner à ses disciples, en leur faisant prendre conscience qu'ils étaient des temples, des tabernacles de l'Eternel où ne doivent entrer et sortir que de la nourriture pure, des pensées, des paroles, des sentiments purs. Tous ceux qui ne surveillent pas ce qui entre en eux ou qui en sort, qui se laissent aller à faire n'importe quoi, à s'occuper de n'importe quoi, à dire ou à penser n'importe quoi, ne peuvent pas avoir conscience de leur véritable dignité d'hommes.

Ce que je vais vous raconter maintenant s'est passé à Varna, les premiers temps où j'ai connu le Maître et où j'allais lui rendre visite. C'était pendant la guerre des Balkans. Ce soir-là, nous avions beaucoup parlé et j'étais en retard, j'avais largement dépassé l'heure du couvre-feu. Soudain, au coin d'une rue, je tombe sur deux gardes à cheval qui m'arrêtent en disant : « Où allez-vous à cette heure-ci ? – Je rentre chez moi. – Bien, venez d'abord avec nous. » Et je dus les suivre. Je marchais en pensant au Maître, et j'étais tellement heureux de notre

conversation que cela m'était bien égal de passer la nuit en prison... Tout à coup, sans aucune raison, les gardes changèrent d'attitude et me dirent: « Bon, allez-vous-en ! rentrez chez vous. Nous allons vous raccompagner un bout de chemin pour que vous ne soyez pas arrêté par d'autres gardes ; mais ne recommencez pas à sortir à cette heure-là. » J'étais très heureux de ce changement d'attitude, et le lendemain j'avais déjà oublié l'incident.

Quelques jours plus tard, je retournai chez le Maître. Il me reçut en souriant et me dit: « Comment cela s'est passé l'autre soir ? Les gardes ont été gentils, n'est-ce pas ? – Comment, Maître, vous savez ce qui s'est passé ? Qu'avez-vous fait ? – J'ai dit aux gardes: laissez-le rentrer tranquillement chez lui, c'est un bon disciple. » Après cet incident, j'ai compris combien il était facile pour le Maître, qui était clairvoyant, de parler ainsi dans l'invisible. Ceux qui se posent des questions sur la réalité de la pensée: si elle peut voyager dans l'espace, si les cerveaux humains sont préparés pour la recevoir, réfléchiront sur ces faits. Le Maître a dit aux gardes: « C'est un bon disciple, laissez-le » et leur âme a été obéissante, car les appels d'un Maître sont des ordres.

Parfois, lorsque nous parlions tous les deux, le Maître regardait le ciel et observait les figures dessinées par les nuages. « Mikhaël, me disait-il, cet après-midi trois personnes vont venir de Sofia pour

me voir. – A quoi le voyez-vous, Maître? – Ce sont les nuages qui l'annoncent, me répondait-il, ils viennent me prévenir. » Dans quel langage, je ne sais pas, mais grâce au Maître j'ai appris beaucoup de choses sur cette question. Il m'a aussi expliqué que d'après les nuages que l'on voit au-dessus d'une ville, on peut connaître la qualité de ses habitants.

A une certaine époque, j'habitais avec un de mes amis. Un jour, comme je rentrais, cet ami me dit qu'un voleur s'était introduit chez nous pendant notre absence et avait emporté beaucoup d'objets, entre autres un poste de TSF et une montre qui m'appartenaient. J'avais entendu dire par le Maître que lorsqu'un voleur vient nous dérober des objets, c'est souvent que, pour certaines raisons, ils ne nous appartiennent pas réellement et je répondis à mon ami : « Si ces objets sont vraiment à nous, nous les retrouverons ; si nous ne les retrouvons pas, c'est qu'ils ne nous appartiennent pas ; il ne faut donc pas nous lamenter. » Mon ami était très intelligent, mais il avait surtout beaucoup de sens pratique : il trouva mes plaisanteries un peu déplacées et jugea préférable d'aller déposer une plainte au commissariat de police, où il donna son nom et le mien.

Deux jours plus tard, je fus convoqué au commissariat. J'y allai et le commissaire en me voyant me dit : « Vous êtes un disciple de Monsieur Deunov,

n'est-ce pas? – Oui, comment le savez-vous? – D'après votre visage. – Vous connaissez donc le Maître? – Oui, je le connais et je vous raconterai comment.» Et, oubliant le voleur, il commença: «Combien vous êtes heureux d'avoir un tel Maître! Pourquoi je pense cela? Voilà. Pendant la guerre, je me trouvais sur le front de Macédoine. Mon père était alors gouverneur de Varna. Il était très difficile à ce moment-là d'envoyer des lettres au front ou d'en recevoir, et mon père, sans nouvelles de moi, était très inquiet. Lorsqu'il apprit que votre Maître était à Varna, il alla le voir pour lui demander s'il pouvait lui dire où je me trouvais. Le Maître ferma un instant les yeux pour me chercher, puis il lui dit: «En ce moment votre fils se trouve dans une forêt avec des camarades, ils se cachent, car des avions survolent le bois en jetant des bombes, et ils ont peur parce que cet endroit est très exposé. Il y a aussi de l'eau qui coule près d'eux... Maintenant une bombe vient de tomber à l'endroit où ils se cachent... Votre fils est blessé, mais il n'est pas atteint mortellement. Il sera sauvé, soyez tranquille, je peux vous assurer qu'il ne mourra pas et qu'il reviendra bientôt à Varna. Allez l'attendre à la gare à telle date (le Maître précisa le jour et l'heure), il arrivera ce jour-là en apportant un poisson.» Mon père était très ému, et il rentra rassuré. Le jour indiqué par votre Maître, il alla m'attendre à la gare avec des amis et il eut la joie de me voir arriver avec un poisson!

»Par la suite, mon père, qui savait aussi que le Maître était phrénologue, m'a conduit chez lui pour qu'il étudie ma tête; je ne me rappelle pas très bien ce qu'il a dit à ce sujet, car à cette époque j'étais insouciant et incapable de comprendre ce que votre Maître pouvait dire...»

Après ce récit, le commissaire me demanda des précisions sur le vol dont mon ami et moi avions été victimes. Il me promit de faire son possible pour retrouver le voleur et je rentrai chez moi. Je souhaitais surtout retrouver ma montre et voici pourquoi: c'était une montre en argent qui avait au moins cinquante ans, elle avait appartenu à mon père, mais elle avait d'autant plus de valeur qu'à chaque heure, elle indiquait l'influence planétaire agissante. J'avais préparé moi-même ce cadran astrologique à l'aide de calculs appropriés et il suffisait d'y jeter un coup d'œil pour connaître l'influence planétaire. C'est pourquoi je désirais retrouver ma montre. Et je l'ai retrouvée. Le voleur était un jeune homme pauvre. J'ai essayé de lui parler pour toucher son cœur, et j'ai demandé ensuite au commissaire de ne pas le maltraiter, en lui disant qu'il était victime des conditions sociales, qu'il était pauvre, affamé... Mes arguments ne lui parurent pas du tout convaincants mais, peut-être à cause de sa sympathie pour moi, parce que j'étais disciple du Maître, il me promit de ne pas le maltraiter. En rentrant à la maison, je dis à mon ami: «Tu vois,

la police invisible fait bien son travail : elle a découvert que ces objets nous appartenaient et que ce vol était une erreur. » Il me sauta au cou de joie. Il faut dire que c'est lui qui avait perdu le plus d'objets.

Quelques années plus tard, j'ai rencontré un écrivain remarquable qui m'a dit : « Parlez-moi de votre Maître. Je le connais, il doit être très âgé maintenant, racontez-moi ce qu'il fait. Lorsque j'étais au lycée, avec un camarade nous sommes allés chez lui, car nous avions entendu dire qu'il était un grand phrénologue et nous voulions connaître notre avenir. Il nous a regardés en souriant et m'a dit : « Vous, vous avez une santé fragile, mais vous deviendrez un grand écrivain. » J'étais très étonné car, à cette époque, je voulais être négociant et je n'avais pas le moindre désir d'écrire. Et à mon camarade qui désirait au contraire devenir écrivain, il dit qu'il ferait plus tard du commerce, ce qui le rendit évidemment un peu dépité. Toutes les prédictions qu'il nous a faites se sont réalisées. Présentez mes respects à votre Maître, car j'ai une grande estime pour lui. »

Et c'est vrai que le Maître était un phrénologue unique. Pendant des années, avant de se consacrer à son rôle d'instructeur, il avait parcouru les villes et les villages de Bulgarie pour étudier et mesurer les crânes de toutes sortes de personnes. Il avait même fait des études phrénologiques sur le clergé !

Il possédait aussi la faculté de deviner les êtres, de voir leur degré d'évolution, jusqu'où ils étaient allés et ce qu'ils deviendraient. Oui, c'était un don, souvent il m'en a donné la preuve. Mais en même temps il était très observateur; j'ai tout de suite remarqué cette habitude qu'il avait d'observer les gens autour de lui, et particulièrement ses disciples, bien sûr. Mais il le faisait très discrètement, il ne voulait pas les troubler en les fixant avec insistance. Si vous surpreniez son regard, il le détournait rapidement comme s'il s'intéressait à autre chose, mais s'il pouvait croire que vous ne vous rendiez pas compte qu'il vous observait, vous sentiez son regard pénétrer très profondément en vous.

Quand j'étais allé lui rendre visite et qu'il me raccompagnait à la porte, en partant je me retournais pour le saluer une dernière fois: il était là, il me regardait et je sentais dans ses yeux qu'il m'étudiait encore. Il regardait comment je marchais: peut-être voulait-il se rendre compte de l'effet de notre conversation, de ses paroles sur moi, car la démarche est toujours très révélatrice de l'état intérieur.

Quand j'ai compris l'importance que le Maître accordait à l'observation des êtres, moi aussi j'ai commencé à les observer. Beaucoup croient que pour connaître les humains, il faut leur poser des questions, les écouter parler. C'est un peu vrai, bien sûr, mais ce qui est encore plus vrai, c'est que la

parole sert souvent à se camoufler, à tromper, à se présenter devant les autres d'une façon avantageuse. En réalité, ce qui est plus parlant que la parole, c'est une multitude de petits détails dans les gestes, les mimiques, le comportement et toute la physionomie en général. Mais comme la majorité des gens ne savent pas observer, ils ne remarquent rien sur les autres, et c'est pourquoi ils les connaissent si mal. Le Maître Peter Deunov était, lui, un observateur exceptionnel.

Mais le plus remarquable chez le Maître, ce qui faisait de lui un être absolument à part, c'était la vie spirituelle qui émanait de lui et qui, pareille à des rayons de lumière, venait nous pénétrer. Car le rayonnement que produit un être d'une vie spirituelle intense est quelque chose de vivant, un monde habité d'entités très pures, qui imprègne tous ceux qui l'approchent et fait un travail sur eux.

Beaucoup croient que l'essentiel, c'est la parole d'un Maître, la sagesse qu'il transmet, et que s'il ne dit rien, ils n'apprennent rien. Eh bien, c'est une erreur : même s'il ne parle pas, le rayonnement qui émane de lui vous communique quelque chose de sa lumière et de sa force. Consciemment ou inconsciemment, vous absorbez ces particules subtiles. Mais bien sûr, si vous êtes conscients, votre propre travail intérieur en sera facilité. C'est ce que j'ai compris auprès du Maître. Le plus important, ce

n'était pas l'enseignement qu'il nous transmettait par sa parole. Le plus important, c'était la vibration intense de son esprit qui pénétrait en nous.

C'est ainsi que tout véritable Maître travaille sur ses disciples : il ne suffit pas qu'il leur fasse partager ses idées, ses convictions, il projette sur eux les quintessences de son âme et de son esprit. Après quelques années, la matière psychique du disciple est imprégnée, pétrie de ces quintessences de son Maître, et c'est ainsi qu'il devient peu à peu comme lui. Un Maître, c'est une source ; un Maître, c'est un lac ; un Maître, c'est un arbre ; un Maître, c'est un fruit ; un Maître, c'est du pain ; un Maître, c'est du soleil. Et c'est pourquoi auprès de lui, le disciple se nourrit, s'abreuve, se purifie, s'illumine... Quand j'ai compris cela, ç'a été pour moi un grand enrichissement. Bien sûr, je ne l'ai pas compris tout de suite, j'étais trop jeune. Mais quelques années plus tard, quand j'ai vraiment réalisé ce qu'était la présence du Maître, je me suis efforcé de devenir plus conscient des moments que je passais auprès de lui, et aussi de revivre par la pensée certaines expériences dont je n'avais pas compris, à l'époque, combien elles étaient précieuses.

Il y avait à Varna un magnifique parc au bord de la mer. C'est là que j'allais chaque matin assister au lever du soleil. Souvent, j'y croisais le Maître qui allait lui aussi assister au lever du soleil. Je le

saluais, et il me saluait en soulevant son chapeau. A cette heure-là, nous étions les seuls à venir dans ce parc. Peut-être a-t-il été impressionné de rencontrer un jeune garçon si tôt le matin, et c'est cela qui a attiré d'abord son attention sur moi.

Un jour, un frère qui avait une maison à l'extérieur de Varna tout près des vignes, avait invité le Maître. J'allai rendre visite au Maître qui me donna rendez-vous pour le lendemain matin très tôt, car il voulait m'amener dans les collines, beaucoup plus loin, pour assister au lever du soleil. J'étais tellement heureux de partir avec lui, comme ça, le matin, que je n'ai presque pas dormi de la nuit. J'arrivai à l'heure, bien sûr, et nous sommes partis. En chemin je lui parlais, mais il ne me répondait pas. Je me sentais tellement gai, joyeux, que je ne pouvais pas m'empêcher de parler, et lui me regardait, me souriait, mais ne disait rien. Au bout de quelque temps, un peu déçu qu'il ne me réponde pas, je me suis tu, moi aussi. Je commençais à comprendre qu'à un moment pareil, il était préférable de ne pas parler. Le matin, quand on va rencontrer le soleil, il faut se préparer intérieurement à recevoir toutes ses bénédictions. Mais que voulez-vous? quand on est jeune – je devais avoir dix-huit ans – on ne comprend pas encore tout ça, et moi j'étais surtout tellement heureux de marcher à côté du Maître!

Comme il avait calculé exactement – il connaissait bien Varna puisqu'il y avait longtemps vécu –

nous sommes arrivés juste avant le lever du soleil. Alors, nous nous sommes arrêtés, nous avons choisi une place sur les grandes collines et le soleil a commencé à se lever... Pendant un long moment, nous l'avons regardé monter dans le ciel. Le Maître le contemplait, et moi j'étais fier comme Artaban parce que j'étais avec lui ! Nous avons fait ensuite quelques exercices de respiration, puis le Maître a dit : « Maintenant nous allons nous étendre. » J'étais un peu étonné que nous nous allongions là, après le lever du soleil, mais il ne m'a donné aucune explication. Souvent un Maître fait les choses ainsi, sans prévenir, sans donner d'explication. Alors nous nous sommes allongés à plat ventre, de façon à ce que notre dos soit exposé aux rayons du soleil. Plus tard j'ai compris combien les rayons du soleil sont importants pour le dos, car il est comme une batterie qui se recharge à la chaleur et à la lumière solaires.

Mais avant que nous nous allongions, le Maître avait commencé par lancer, l'une après l'autre, quelques pierres en l'air. Je ne savais pas non plus pourquoi il lançait ces pierres, mais après il m'a expliqué... Donc, nous étions allongés, le soleil nous chauffait, c'était merveilleux. Et nous sommes partis... Ce n'était pas le sommeil, mais un état qui lui ressemblait. Où sommes-nous partis ?... Après quelque temps, nous sommes revenus tous les deux en même temps. J'étais dans le ravissement, je sentais

qu'il s'était passé quelque chose d'exceptionnel, que je revenais d'un endroit indescriptiblement beau, mais rien n'était clair dans ma mémoire. Le Maître me regardait en souriant. Il m'a demandé: « Sais-tu où nous étions? – Non, Maître, mais je serais heureux que vous me le disiez. – Tu as vu que j'ai commencé par jeter des pierres: c'était pour annoncer notre arrivée dans le plan causal. C'est là que nous sommes allés. Mais les entités qui nous ont reçus ont dit qu'il ne fallait pas que tu te rappelles ce que tu avais vu, et c'est pourquoi j'ai été obligé de poser sur toi un voile. Mais tu sens, n'est-ce pas, qu'il s'est passé quelque chose? – Oui, Maître, oui. »

Ensuite, nous nous sommes restaurés en mangeant un peu et nous sommes redescendus. Il me semblait qu'autour de nous l'air vibrait différemment, comme si toute la nature était enchantée. C'était la première fois que le Maître m'amenait dans le plan causal.

Souvent, par la suite, j'ai accompagné le Maître au lever du soleil sur les collines de Varna. Vous ne pouvez imaginer la beauté des couleurs du matin alors que le soleil se levait au-dessus de la mer Noire. Nous restions longtemps à méditer, nous nous dédoublions, et le Maître me conduisait pour que je contemple la réalité des autres mondes. Il prévenait chaque fois les entités de ces régions pour qu'elles soient prêtes à nous recevoir. Ce furent des moments indicibles.

Dans son enseignement, le Maître a donné une très grande place au soleil. Car si on sait comment regarder le soleil et travailler avec lui, on acquiert la véritable puissance. Tout ce qui existe sur la terre: les pierres, les plantes, les animaux, les hommes, reçoit la vie du soleil, sa chaleur, sa lumière, mais seuls les grands Maîtres, les Initiés ont compris la nature de cette énergie: ils ont développé des centres qui leur permettent de la capter et de la transformer, et par leur vie, par leur rayonnement, ils deviennent une bénédiction pour tous ceux qui les approchent.

Vous direz: «Mais comment font-ils?» Les Initiés savent que la conscience ne se limite pas à une petite partie de l'être et que, par un travail assidu, il est possible de rendre conscientes toutes ces régions intérieures que la psychologie appelle subconscient, inconscient, superconscient. En prenant possession de ces régions, la conscience fait des découvertes, établit des comparaisons, et c'est ainsi qu'elle devient de plus en plus vaste et puissante.

Beaucoup objecteront que cela n'est pas très scientifique. Eh bien, ils se trompent. Et j'ajouterai encore que tout ce qui existe en dehors de nous existe également en nous. Tout ce qui existe sur la terre et sous la terre, tout ce qui existe dans les rivières, les lacs, les mers, les océans, tout ce qui existe dans le ciel, les étoiles, les nébuleuses, existe aussi en l'homme. C'est ce qui explique que, depuis l'ori-

gine, il soit toujours poussé à étudier et à comprendre le monde qui l'entoure: c'est lui-même qu'il veut ainsi étudier et comprendre.

Malheureusement, tant qu'il ne connaît pas les causes profondes de cette tendance, l'homme se contentera de regarder à l'extérieur de lui, de noter, d'enregistrer, sans jamais comprendre l'essentiel. Toutes les investigations entreprises par les scientifiques pour saisir toujours mieux les richesses prodigieuses de la nature, c'est magnifique! Mais les Initiés sont allés beaucoup plus loin, en poussant ces investigations en eux-mêmes, étendant à l'infini les limites de leur conscience.

Ce travail de prise de conscience commence par l'exploration du subconscient, des entités qui l'habitent, des courants qui le traversent. C'est ainsi que le subconscient livre l'un après l'autre ses trésors à la conscience. L'Initié est un être qui développe sa conscience en largeur, en profondeur et en hauteur; il parvient à éclairer toutes les régions de la subconscience en bas et toutes celles de la superconscience en haut. C'est parce que la conscience de l'Initié est parvenue à embrasser un espace immense qu'elle commence à rayonner, à toucher les créatures autour de lui, à entrer dans leur conscience à elles. Mais elle ne s'arrête pas là: elle va s'élargissant toujours plus loin, jusqu'au soleil.

Pour un Initié, la lumière du soleil est une nourriture, il l'absorbe, il la digère, il l'assimile pour la

projeter ensuite autour de lui. C'est pourquoi il peut éclairer, réchauffer et vivifier les créatures. Alors que l'homme dont la conscience stagne dans les préoccupations matérielles est incapable d'aider véritablement ses semblables.

La conscience de l'Initié vit dans les autres, c'est pourquoi il peut à distance les nourrir de sa lumière. Les aliments physiques ne peuvent nourrir que celui qui les consomme ; et même si, pendant un certain temps, la mère nourrit l'enfant qu'elle porte dans son sein, quand l'enfant naît il se sépare d'elle, et c'est lui désormais qui doit manger. Dans le plan spirituel, le Maître, au moins au début, doit nourrir le disciple. Il « mange » et en mangeant il alimente le disciple. Comme la mère qui porte l'enfant dans son sein, le Maître accepte d'accueillir dans son âme, dans sa conscience, des enfants qui se nourrissent de lui jusqu'au moment où ils seront capables de se nourrir par eux-mêmes. A ce moment-là, ils pourront aussi nourrir les autres.

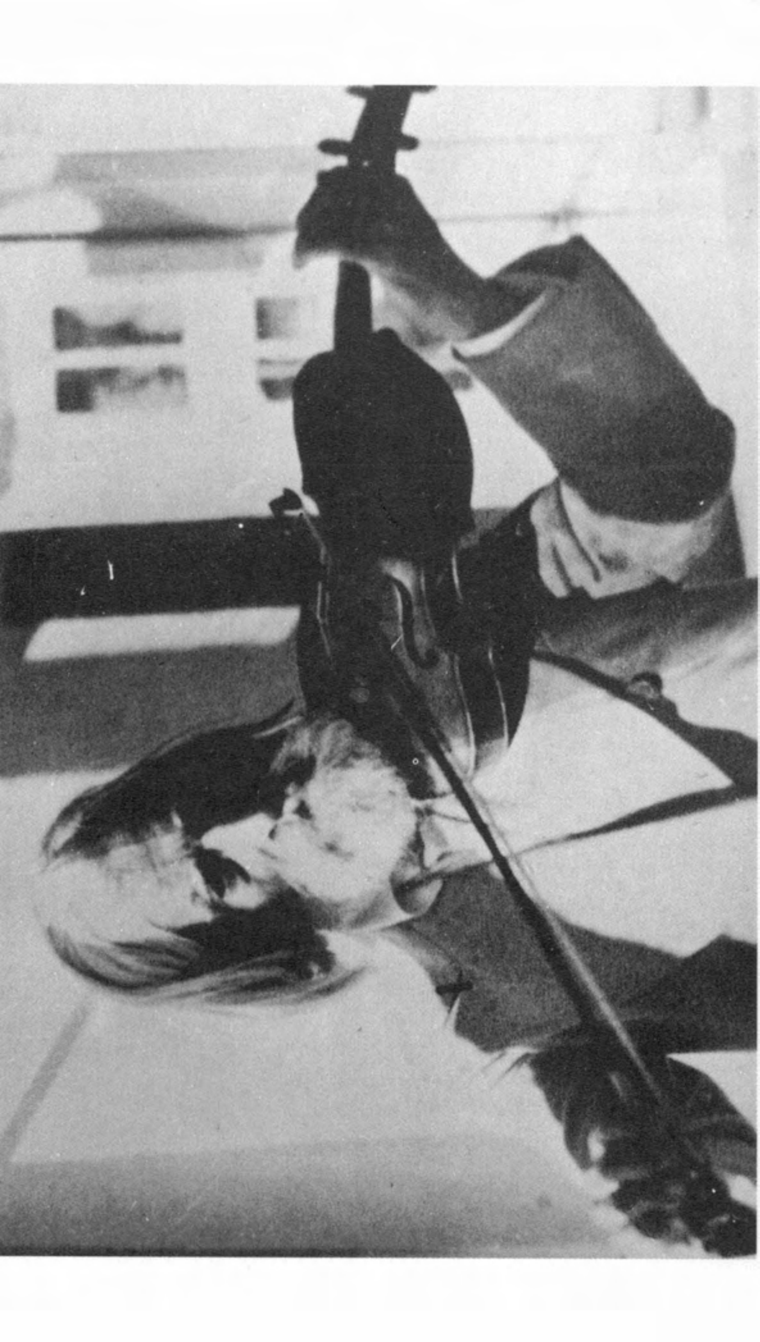
Les disciples sont liés à leur Maître comme le fœtus à sa mère. Quand le Maître reçoit des forces du Ciel, le disciple en bénéficie. C'est ainsi que je me suis nourri durant des années auprès du Maître. Il regardait le soleil, il recevait sa lumière et me la transmettait comme une nourriture parfaitement assimilable pour mon cœur, mon intellect, mon âme et mon esprit. Et si dans son enseignement le Maître a donné une aussi grande place au soleil, s'il insis-

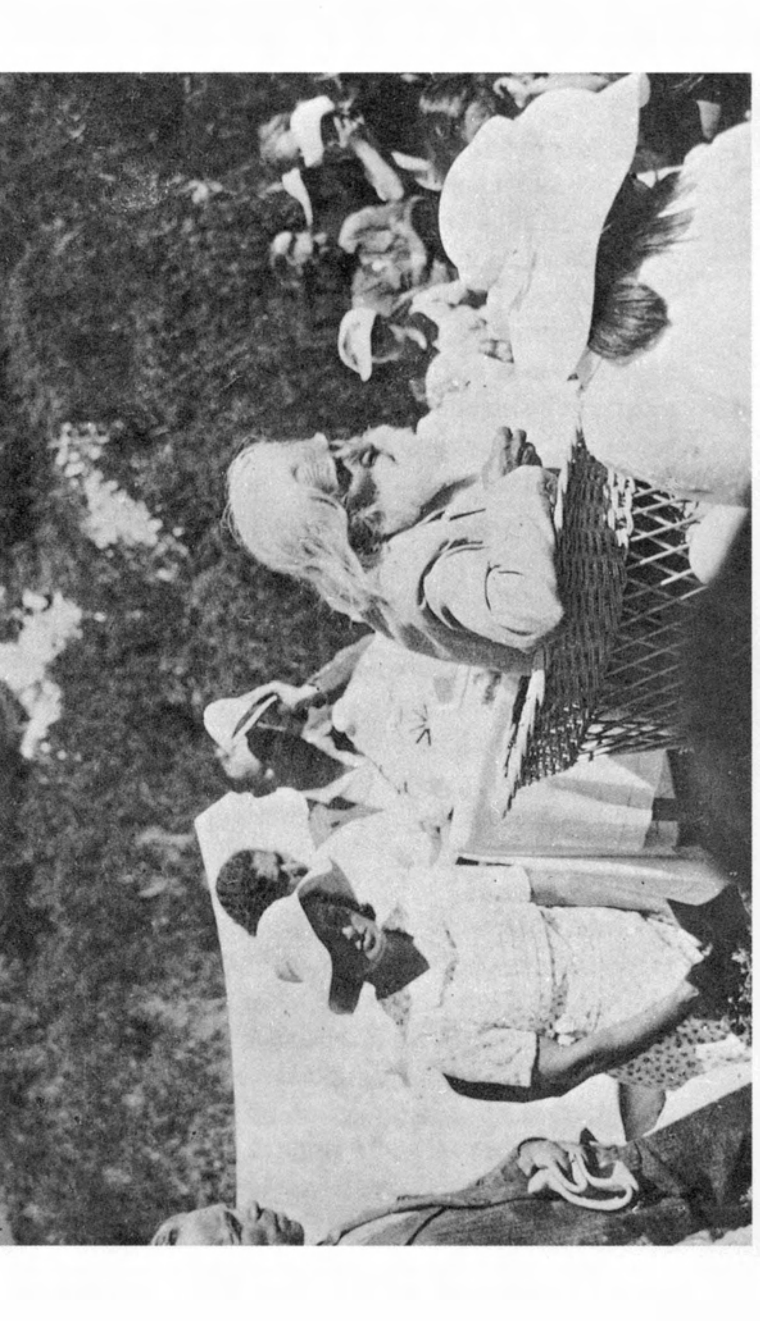
tait sur l'importance d'assister le matin à son lever, c'est parce qu'il pensait que chaque disciple a également cette tâche à remplir : apprendre à digérer la lumière du soleil, à la transformer, à l'élaborer afin de la transmettre aux autres sous la forme de toutes les vertus.

Beaucoup de frères et de sœurs de la Fraternité de Bulgarie avaient un cahier dans lequel ils demandaient à leurs amis d'inscrire des pensées. On m'a souvent demandé d'écrire dans de pareils cahiers et j'ai toujours écrit la même phrase du Maître. Voulez-vous savoir laquelle?... « C'est le soleil qui donne son sens à la vie. » Evidemment, il faut comprendre cette pensée du point de vue symbolique.

La musique et le chant occupent aussi une grande place dans l'enseignement du Maître, car ils sont des moyens puissants pour se lier aux forces constructives de la nature. Le Maître en a lui-même composé, et c'est un répertoire fantastique que nous avons là.

Il existe dans le monde toutes sortes de musiques, et peut-être en avez-vous tellement entendu que vous ne pouvez plus être sensibles à celle du Maître, à ses vibrations, elle ne vous touche pas. Vous êtes trop habitués à des sonorités et des rythmes qui ne respectent aucune loi spirituelle, qui ignorent les correspondances des sons avec les régions de l'âme et de l'esprit. Laissez-les un peu





de côté, et tâchez de sentir les effets que produit la musique du Maître, comment elle agit non seulement en nous-mêmes et sur les autres, mais dans les régions subtiles de l'espace.

Ce n'est pas que je condamne toute la musique actuelle, toutes les chansons, non, mais le plus souvent elles ne font qu'exalter les passions et les sentiments désordonnés. Alors, ne les laissez pas vous influencer, échappez-vous à temps, c'est-à-dire avant qu'elles exercent sur vous leur action abêtissante ou vous fassent perdre tout contrôle. L'âme humaine a besoin de s'exprimer par le chant, mais un chant qui purifie, qui élève. Bien sûr, il existe dans le patrimoine musical de l'humanité des chants sublimes qui sont une véritable nourriture pour l'âme: des messes, des requiem, des oratorios... Mais si, pour chanter, vous devez attendre d'être capables d'interpréter des œuvres pareilles, la plupart d'entre vous n'ouvriront jamais la bouche. Alors, chantez plutôt les chants du Maître, car ils sont non seulement une nourriture pour le cœur et pour l'âme, mais ils éclairent votre pensée et stimulent votre volonté.

Quand vous sentez que vous ne savez plus très bien où vous en êtes, que vos idées s'embrouillent, chantez: «*Misli, pravo misli*: pense juste» et vous verrez déjà mieux le chemin. Quand vous croyez que plus personne ne vous aime, chantez: «*Bog é lubov*: Dieu est amour», et alors, que voulez-vous de plus

puisque Dieu ne vous abandonnera jamais ? Et si vous vous sentez épuisés, malades, chantez : « *Sila, zdravé é bogatstvo* : force et santé sont des richesses » et vous retrouverez de l'énergie. Quand il vous arrive d'être troublés, chantez : « *Pri vsitchkité ouslovia na jivota, né goubi svoya mir* : dans toutes les conditions de la vie, ne perds pas ta paix ». Si vous trouvez que la vie est terne, qu'elle ne vous inspire plus aucune joie, chantez : « *Krassiv é jivota na nachata doucha* : belle est la vie de notre âme ». Et quand vous êtes heureux, remerciez en chantant : « *Blagoslaviaï, douché moïa, Gospoda* : mon âme, bénis le Seigneur ». Vous avez là des méthodes, tout un arsenal magique, alors servez-vous-en.

Certains parfois me demandent : « Mais pourquoi chantez-vous ces chants en bulgare et pas en français ? On n'y comprend rien du tout ! » Je leur dirai d'abord qu'il existe des traductions de ces chants qu'ils peuvent facilement se procurer. Mais surtout, dans la musique, ce n'est pas tellement la compréhension intellectuelle qui compte, mais ce que l'on ressent sous l'effet des sons, des vibrations, de l'harmonie. Est-ce que l'on comprend le chant des oiseaux et des cascades ou celui du vent dans les branches ? Non, mais on est captivé, émerveillé. Il vaut toujours mieux chanter les chants dans la langue où ils ont été écrits. Même si on ne comprend pas, il existe un rapport entre les mots et la musique, et une traduction détruit ce rapport. La musi-

que n'est pas faite pour être comprise, mais pour être sentie. Même lorsqu'elle s'accompagne de paroles, c'est quand même ce que l'on ressent qui est le plus important. Bien sûr, si les deux – la compréhension et la sensation – marchent ensemble, c'est encore mieux, mais c'est la sensation qui compte le plus.

Le Maître Peter Deunov a aussi créé une sorte de danse rythmique: la Paneurythmie, dont il a composé la musique et indiqué les gestes. Elle se danse en plein air, le matin, au printemps et en été. Les frères et les sœurs évoluent par couples en formant un vaste cercle. Tous les gestes de la Paneurythmie, quoique très simples, sont d'une grande beauté plastique; ils correspondent à une profonde science de la structure psychique des êtres et des lois acoustiques. Cela vaut la peine de connaître la signification de ces gestes, de comprendre comment ils vous mettent en contact avec les forces et les courants harmonieux de la nature. Même si on ne connaît pas leur sens, on ressent leur action bénéfique, on est apaisé, renforcé.

Le Maître a également indiqué des exercices de gymnastique à faire chaque matin après le lever du soleil, soit collectivement, soit individuellement chez soi. Ces mouvements sont simples et faciles à exécuter pour n'importe qui. Ils entretiennent la souplesse du corps physique, harmonisent les cellules

et renforcent l'organisme. « Pourquoi ne faites-vous pas les exercices de gymnastique ? » demandait parfois le Maître à certains frères et sœurs. « Nous avons des rhumatismes, disaient-ils, et faire des exercices est pour nous une souffrance, nous ne pouvons pas. – Si, disait le Maître, essayez, faites-les, bientôt ça ira mieux, vous verrez. » Et c'est ce qui se produisait.

Le Maître connaissait les bons effets de ces exercices qu'il nous avait indiqués, alors vous aussi, prenez-les au sérieux. Vous direz que vous les faites déjà depuis des années et qu'ils n'ont rien changé pour vous. En apparence, c'est peut-être vrai, mais que de maux vous avez évités grâce à eux ! Vous mangez, vous buvez, vous marchez, vous dormez, vous respirez et vous n'avez pas l'impression que cela ait produit de grands effets dans votre vie. Mais ne mangez pas, ne buvez pas, ne marchez pas, ne dormez pas, ne respirez pas, et vous viendrez me donner des nouvelles ! Alors, si vous parvenez à faire les exercices de gymnastique plus consciemment, en comprenant l'importance de tous ces gestes pour votre santé, pour votre équilibre, vous vous sentirez plus capables d'affronter les conditions difficiles de la vie.

Le Maître disait qu'il ne faut jamais accepter l'inertie. Même handicapé, malade, chacun doit essayer de faire au moins un geste, un pas. Et s'il lui est vraiment impossible de faire le moindre mou-

vement physique, il a encore la possibilité de se servir de sa pensée pour imaginer qu'il se déplace et agit exactement comme avant. Ce travail de la pensée déblaie le chemin, creuse un sillon, créant ainsi les conditions favorables pour le retour de l'activité normale.

Le Maître donnait toujours des méthodes très simples. Il avait fait des études de médecine aux Etats-Unis, mais ce n'est pas pour autant qu'il employait des termes scientifiques ronflants ou prescrivait des remèdes compliqués. Il n'avait confiance qu'en ce qui était simple et naturel.

Lorsque je l'ai rencontré, à l'âge de 17 ans, je n'étais pas en bonne santé. Depuis des années je me nourrissais très mal, je passais mes journées à faire des exercices de respiration, à méditer ou à lire. Je lisais même en mangeant !... J'étais tout jaune et je ne le remarquais même pas, je ne comprenais pas d'où venaient ma fatigue, ma somnolence, ma faiblesse. Quand il me vit, le Maître me dit : « Tu as abîmé ton foie, et voici ce que tu dois faire pour te guérir. Chaque matin, à jeun, tu boiras une tasse d'eau. Tu la boiras lentement en la mâchant, gorgée après gorgée, en concentrant toute ta pensée sur ses pouvoirs, sur son travail. Et tu lui parleras aussi, tu lui diras : « Chère eau, nous allons ensemble rétablir mon organisme. » Il ne me dit rien de plus, car il n'expliquait pas les choses en détail comme je le

fais avec vous. Il nous laissait creuser et chercher tout seuls. Sans doute était-il plus sage que moi!...

Au début, je ne croyais pas trop à ce moyen si simple. Mais je fis ce que le Maître me conseillait, et c'est mon obéissance, la confiance que j'avais en lui, qui permit ma guérison. Je m'aperçus que quelque chose se passait dans ma conscience. J'éprouvais une sorte de vertige agréable, comme lorsqu'on se penche sur une source pour s'y désaltérer. Je pense que c'est cela qui s'est reflété sur mon foie pour le rétablir. Oui, l'eau est un moyen très puissant. Par la suite, chaque fois que le Maître m'a indiqué des méthodes, donné des conseils, j'ai tâché de les suivre, même si, au premier abord, ils me paraissaient insignifiants ou bizarres. J'avais compris que le plus important pour moi était d'exécuter ce qu'il me demandait.

Mais sur ce point, quelques éclaircissements sont nécessaires. Un véritable Maître n'exige jamais de ses disciples qu'ils se soumettent à sa volonté. Ce sont toujours les Maîtres des ténèbres qui veulent la soumission, l'asservissement de leurs disciples. Mais même si les Maîtres de la lumière ne réclament pas l'obéissance, il est bon que le disciple découvre par lui-même que l'obéissance lui est salutaire, et qu'il a intérêt à suivre leurs conseils.

Le Maître nous laissait libres. Et en cela il se conformait au point de vue du Ciel: le Ciel nous laisse libres. Mais laisser libre quelqu'un ne signifie pas

forcément l'approuver intérieurement. Les véritables disciples sentent si leur Maître est d'accord avec leurs pensées, leurs sentiments, leurs projets. S'ils sont sincères, ils peuvent savoir si leur Maître les approuve ou non. S'ils ressentent un certain malaise cela doit suffire pour qu'ils s'interrogent: «Qu'y a-t-il en moi qui ne vibre pas en harmonie avec les projets du Ciel?» et fassent un retour sur eux-mêmes pour découvrir l'erreur qu'ils sont en train de commettre. Avez-vous constaté que même une photo du Maître, certains jours, vous montre sur son visage un regard de sévérité, alors que d'autres jours il vous sourit? Ce n'est pas une illusion.

Jamais le Maître ne nous demandait soumission et obéissance, mais c'est moi qui ai senti combien elles étaient nécessaires. Même lorsqu'au fond je n'étais pas tout à fait d'accord avec lui, je savais que j'avais intérêt à faire ce qu'il me demandait: l'avenir me montrerait s'il avait raison, ce n'était pas à moi de le critiquer, de réviser ses actes ou ses projets au travers de mon intellect limité. Et je n'ai pas regretté cette attitude, je vous assure.

Quand il m'a demandé de venir en France, en 1937, j'aurais pu me dire: «Le Maître veut m'envoyer dans un pays que je ne connais pas, je ne suis pas prêt, je vais au-devant de grandes difficultés, d'épreuves peut-être insurmontables, je ne peux pas y aller...» mais j'ai obéi. En me lançant dans cette aventure, je savais que je ne devais pas

m'attendre à être reçu avec des fleurs et des couronnes; elles viendront peut-être plus tard, mais en attendant il fallait accomplir le désir du Maître sans discuter, en sachant que s'il s'était trompé, il était capable de tout redresser et remettre en place. Il est vrai que certains pensent, justement, qu'il s'est trompé, qu'il n'aurait pas dû envoyer en France quelqu'un d'aussi insignifiant et incapable que moi. Eh bien, c'est leur affaire, et laissons cela.

Pour être disciple d'un Maître, il faut au moins croire en lui. A quoi cela sert-il de venir s'instruire auprès d'un être en qui on n'a pas confiance? Rien ni personne ne vous oblige à aller auprès d'un Maître. Alors, celui qui doute de son Maître ferait mieux de le quitter, sinon il finira par tomber dans des contradictions inextricables qui le perdront.

Pour évoluer, le disciple doit avoir confiance en son Maître, mais aussi le laisser libre! Sous prétexte qu'ils aiment leur Maître, combien de disciples essaient de l'accaparer ou de l'influencer! Et s'ils voient ou s'imaginent qu'il privilégie d'autres disciples en leur parlant plus souvent ou en se montrant plus attentif envers eux, ce sont des jalousies et des intrigues interminables.

Dans notre Fraternité de Bulgarie, tous aimaient le Maître, les sœurs mais aussi les frères, et chacun voulait être le plus près possible de lui. C'est pourquoi beaucoup supportaient difficilement la pré-

sence quotidienne auprès de lui d'une de ses secrétaires, Savka. Que le Maître ait besoin pour son travail d'avoir quelqu'un qui soit là en permanence, théoriquement ils le comprenaient, mais dans la pratique c'était autre chose. D'abord, certaines sœurs l'enviaient et se demandaient pourquoi ce n'était pas elles qui avaient été choisies. Et puis, Savka n'inspirait pas beaucoup de sympathie, car c'était une personne très froide qui parlait peu avec les autres, et il arrivait même souvent qu'elle renvoie les frères et sœurs qui voulaient voir le Maître. Beaucoup étaient révoltés et en voulaient au Maître de la laisser agir ainsi.

A moi aussi, il est arrivé que Savka m'empêche de voir le Maître. J'étais malheureux, bien sûr, mais je pensais que le Maître avait tous les droits de nous faire passer des épreuves. Je me disais: « Il est clairvoyant. Il a probablement trouvé chez cette sœur des vertus que nous ne voyons pas, ou peut-être la prépare-t-il pour une mission que nous ne connaissons pas, ce n'est pas à nous de juger, de critiquer. » Lorsque le Maître a quitté la terre, elle est également partie, très peu de temps après, pour être avec lui de l'autre côté. Un jour, le Maître a révélé que Savka avait été sa mère dans une autre incarnation.

Bien sûr, ce n'est pas mauvais de la part du disciple de désirer rencontrer personnellement son Maître, mais il doit faire l'effort de raisonner un peu et se dire: « Il est impossible que le Maître soit avec

chacun de nous, nous sommes tellement nombreux et il est déjà tellement occupé ! Je ne dois pas projeter sur lui des exigences qui le limitent, qui l'entravent. » Du moment qu'un Maître est avec nous, c'est qu'il pense à nous tous et nous aime tous. Eh bien, cela doit nous suffire. L'amour égoïste n'est plus de l'amour, mais de la violence, et par ce désir de possession, on introduit dans l'âme de son Maître des germes de mort.

« Il n'y a pas d'amour comme l'amour de Dieu, seul l'amour de Dieu est amour. » Pourquoi croyez-vous que le Maître a donné cette formule? Parce qu'il avait observé les humains et avait compris ce que vaut leur amour. Il avait vu qu'ils prennent pour de l'amour ce qui n'est que désir, jalousie, convoitise, appétit, passion... tout ce que vous voulez, sauf de l'amour justement. Cette phrase révèle combien le Maître a été déçu par l'amour des humains. Oui, pour dire « seul l'amour de Dieu est amour », c'est qu'il avait fait de tristes constatations. Et non seulement il avait fait de tristes constatations, mais il avait été obligé de prendre des mesures sévères pour se mettre à l'abri.

Par exemple, beaucoup de personnes qui venaient auprès de lui – des visiteurs, des disciples – lui apportaient des fruits : des raisins, des pêches, des melons, etc., les fruits les plus merveilleux de tous les coins de la Bulgarie. Il en mangeait probablement quelques-uns, mais les autres, il les met-

tait dans une pièce où il les laissait pourrir, puis il les jetait. Des quantités de fruits ont pourri ainsi. Longtemps je me suis demandé pourquoi il ne distribuait pas ces fruits. Mais maintenant je comprends : il avait vu certainement qu'il est impossible de contenter tout le monde. Même s'il en recevait beaucoup, il n'en aurait jamais eu assez pour les distribuer aux centaines de personnes qui venaient l'écouter et il y aurait toujours eu des mécontents : les uns parce que cette fois ils n'en auraient pas reçu, les autres parce que, d'après eux, le voisin en aurait eu un plus gros ou plus beau, etc. Alors le Maître avait résolu le problème en laissant pourrir ces fruits : leurs éléments retournaient ainsi dans les réservoirs cosmiques d'où ils étaient venus. Comment allez-vous maintenant comprendre cela ?

Moi, je sais en tout cas que ce n'est ni par égoïsme ni par avarice qu'il agissait ainsi, car il était au contraire d'une grande générosité. La preuve, c'est qu'il était fréquemment visité par des mendiants qui le connaissaient et savaient qu'ils seraient secourus. Mais le Maître ne faisait pas toujours la charité directement ; il en chargeait un disciple (et il est arrivé souvent que ce soit moi) car il n'aimait pas montrer sa générosité. A ce propos, il m'avait raconté l'histoire suivante. Il y avait à Varna un épicier qui, lorsqu'un mendiant venait le solliciter dans son magasin, répondait : « Que cherches-tu ici, va-t-en ! » Puis, lorsque l'homme s'était éloigné dans

les rues tortueuses, qui ne manquent pas à Varna, l'épicier le rejoignait rapidement et, en prenant soin que personne ne le voie, il lui glissait de l'argent dans la poche. Cet épicier avait compris qu'il est préférable de donner secrètement, sinon on se limite. C'est aussi le sens des paroles de Jésus: «Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite.»

C'est des années après, quand je me suis trouvé dans une situation et avec des responsabilités comparables aux siennes, que j'ai vraiment compris le Maître. Quelles difficultés pour un Maître quand il n'est pas entouré de disciples véritables! «Mais qu'est-ce qu'un disciple véritable?» direz-vous. C'est celui qui a conscience d'avoir besoin d'un Maître uniquement pour le stimuler et l'inspirer dans la voie du bien. Et quand il a trouvé ce Maître, il ne doute pas de lui, il ne s'oppose pas à lui, il n'exige rien de lui. Souvent, le Maître ne lui a presque pas parlé, il ne s'est pas occupé de lui, mais le disciple sait que son Maître existe et il est heureux, il fait des progrès parce qu'il l'aime, il croit en lui, il est lié à lui. Même malheureux, pauvre, malade, mourant, il se sent consolé, réconforté seulement à la pensée que son Maître existe, car l'image qu'il a de lui dans sa tête, dans son cœur, est toute-puissante. C'est ce Maître intérieur qui lui ouvre les portes, sans même souvent que l'autre, le Maître physique, soit au courant.

Il ne suffit pas de fréquenter un Maître pour évo-

luer. On fréquente le soleil, les sources, et on reste le même. Pourquoi ? Parce qu'on est fermé. Pour s'ouvrir, il faut la foi et l'amour. La foi et l'amour sont les clés qui ouvrent toutes les portes.

Donc, ce qui compte, vous voyez, c'est moins le Maître lui-même que ce que vous croyez et pensez à son sujet, l'image que vous vous faites de lui. C'est la qualité de vos pensées et de vos sentiments qui vous fait progresser ; le Maître n'est qu'un moyen. Tous ceux qui s'imaginent que leur évolution spirituelle aurait été facilitée s'ils avaient eu un autre Maître, plus puissant, ou plus instruit, se trompent.

Lors de mon séjour en Inde, j'ai entendu ce petit récit et même s'il n'est pas tout à fait vraisemblable, il est très significatif. Un Maître avait parmi ses disciples un jeune garçon dont l'amour et la vénération pour lui étaient tels qu'il ne cessait de répéter son nom comme une formule magique. Un jour, on vit le disciple marcher sur les eaux du lac. On alla rapporter ce prodige au Maître qui, étonné, appela le disciple et lui dit : « On m'a raconté à ton sujet des choses extraordinaires. Il paraît que tu marches sur le lac, comment fais-tu ? – Ô Maître, répondit le disciple, c'est très facile, je me concentre sur ton nom et je le prononce avec amour. » Le Maître se dit qu'il pouvait sûrement en faire autant ; il alla au bord du lac, mit le pied sur l'eau en prononçant son propre nom... et se noya ! Alors, vous

voyez, le Maître s'est noyé et le disciple marchait sur l'eau. Ce n'était donc pas le nom le plus important, mais la ferveur que le disciple mettait à le prononcer. Si ce Maître avait eu, lui aussi, un Maître à qui il ait voué la même foi, le même amour, il aurait pu lui aussi marcher sur les eaux.

Evidemment, il est bon d'avoir un Maître sage et plein d'amour, mais n'oubliez jamais que le plus important, c'est vous-même, car on finit toujours par attirer à soi les éléments correspondant à ce que l'on porte dans sa tête et dans son cœur.

Ce qui est extraordinaire, c'est que lorsqu'on parle avec certains chrétiens et surtout avec des membres du clergé, on voit que la plupart ne comprennent pas l'utilité et le rôle d'un Maître spirituel. Ils sont même scandalisés qu'un être humain soit considéré comme un Maître et que d'autres se présentent comme ses disciples. En revanche, ils ne sont pas du tout choqués, au contraire, de rendre un culte à des statues, des icônes, ou des reliques. Devant elles, ils prient, chantent, s'agenouillent, brûlent des cierges; ils les embrassent, les fleurissent et les transportent en procession. Mais en quoi une icône, une statue ou une image sainte est-elle plus grande qu'un Maître? Elle est là, en plâtre, en bois, en marbre, muette, immobile, et les croyants lui demandent de les sauver, ils ont foi en elle... et c'est vrai, ils obtiennent des résultats. Pourquoi?

Est-ce l'icône, la statue qui a agi ? Non. Elle est devenue un conducteur : elle a transmis leurs prières et leurs supplications ; à cause de l'intensité de leur foi, leurs demandes sont montées jusqu'au Ciel à travers l'icône qui n'est qu'un intermédiaire. C'est eux qui ont tout fait, pas l'icône. Elle n'a pu quelque chose pour eux que parce qu'ils ont la foi.

Eh bien, un Maître est comme une icône. Peut-être lui-même n'est-il pas tellement puissant. Mais grâce à votre foi, il le devient. Il est le conducteur au travers duquel vous envoyez votre message jusqu'au Ciel, et la réponse vient, les résultats sont magnifiques. Que ce soit une image inerte ou un être vivant, du moment que vous croyez et que vous avez une conduite en harmonie avec votre foi, vous obtenez des résultats : l'image du Maître transmet vos prières, vos aspirations. Mais les sceptiques, même s'ils sont auprès du Christ, n'auront aucun résultat : le Christ lui-même ne peut refléter que ce qu'ils ont dans leur cœur, dans leur tête. Et c'est ce reflet qui leur revient, pas autre chose ; donc ils ne seront jamais exaucés.

Voilà ce que les chrétiens devraient comprendre, au lieu de se dresser contre les Maîtres spirituels. Mais aussi bien les fidèles que le clergé sont tellement loin de comprendre les lois du monde psychique et spirituel ! Depuis quelques années, bien sûr, une évolution s'est faite dans les mentalités, mais à l'époque du Maître, c'était terrible ; non seulement

le clergé était intolérant, mais il était quelquefois aussi un peu ignorant et borné.

Le Maître nous racontait qu'un jour où il avait dû rendre visite à un pope, un mendiant se présenta à la porte pour demander quelques sous. Le pope, irrité, le renvoya sans rien lui donner. Quand il eut refermé la porte, le Maître lui dit : « Mais pourquoi avez-vous agi ainsi ? C'est le Christ qui est venu ! – Ah ? s'exclama le pope, c'est le Christ ? Il fallait me le dire avant qu'il s'en aille », et il courut pour le rattraper et lui donner quelque chose.

Il avait fallu que le Maître lui dise que le Christ le visitait dans la personne de ce mendiant pour que le pope se conduise en chrétien ! Il n'a même pas compris que les paroles du Maître étaient symboliques. On aurait dit qu'il n'avait jamais lu les Evangiles où Jésus montre qu'il se sent plus proche des déshérités que des gens opulents, et enseigne qu'il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. Il a couru derrière ce pauvre malheureux parce qu'il a réellement cru que le Christ avait tout spécialement pris la forme d'un mendiant pour le visiter, et il était penaud de n'avoir pas su le reconnaître. Quand il nous racontait cette anecdote, le Maître riait, riait... On avait l'impression qu'il revoyait encore le pope disant : « Ah ! C'est le Christ ? Il fallait me le dire avant qu'il s'en aille ! » et courant après le mendiant.

Bien sûr, tout le clergé n'était pas aussi borné, mais il manquait de largeur de vues et l'Eglise orthodoxe était très puissante, les évêques pouvaient facilement obtenir des autorités des mesures contre le Maître. Pourtant le Maître ne resta pas très longtemps en exil à Varna. En 1919, il fut autorisé à retourner à Sofia. Mais ce n'est pas pour autant qu'on le laissa tranquille.

Un jour, à la suite de nouvelles démarches du clergé, il fut convoqué au service de la Sûreté. Il s'y rendit avec un disciple. Il savait ce qui se tramait contre lui. Lorsqu'il entra dans le bureau où il était appelé, il vit une assemblée de grands personnages qui l'attendaient. Sans y être invité il s'assit et commença à regarder tous ces hommes avec sévérité. Puis, secouant la tête, il leur dit : « Je sais parfaitement pourquoi vous m'avez convoqué. Vous prétendez m'accuser et me juger, mais vous vous trompez, sachez-le, vous n'avez pas ce pouvoir. Est-ce de cette façon que vous pensez sauver la Bulgarie ? Croyez-vous que le monde ira mieux parce que vous me persécutez ? Jusqu'ici j'ai été patient, mais je vais maintenant envoyer un rapport en haut et vous devez vous attendre à subir les conséquences de vos actes. »

La sévérité de l'attitude et des paroles du Maître troubla un peu ces personnages, car ils ne s'y attendaient pas. Ils oublièrent toutes les menaces qu'ils avaient préparées et se contentèrent de lui

dire : « Mais vous êtes libre, Monsieur Deunov. Personne ne vous empêche de faire vos conférences et tout ce que vous voulez. » Alors le Maître se leva et sortit, suivi du disciple, qui nous a raconté ensuite ce qui s'était passé.

Une autre fois, lors d'un congrès de la Fraternité qui se tenait dans les environs de Ternovo, plusieurs centaines de frères et sœurs étaient venus de toute la Bulgarie, et le Maître décida de faire une conférence publique au théâtre de la ville. Il vint tant de monde que de nombreux auditeurs durent rester dehors. L'Eglise était exaspérée par ce congrès, et les évêques et les popes s'entendirent avec quelques individus désœuvrés pour qu'ils mettent du désordre. Dès notre arrivée, nous avons senti qu'il y aurait des troubles. L'atmosphère était lourde. Les provocateurs s'étaient répartis dans toute la salle pour faire du bruit et susciter l'agitation. Au balcon s'était installé un groupe d'occultistes habillés de noir ; ils avaient des physionomies sinistres et ils regardaient fixement le Maître avec la volonté de l'empêcher de parler. Le Maître était conscient de tout cela, mais il avait l'intention de donner une leçon à tous ces gens. Et c'était aussi une expérience utile pour nous, ses disciples, qui avions pris place tout autour de lui pour le soutenir de notre présence, et le protéger si c'était nécessaire.

Il commença à parler tout doucement avec une

certaine difficulté. On sentait dans l'atmosphère une présence hostile. Mais à mesure qu'il parlait, sa confiance s'affirmait et sa parole gagnait en puissance, ses regards affrontaient tranquillement la salle. Sentant qu'ils n'arriveraient pas à leurs fins, mais surtout parce qu'ils avaient dû sentir à qui ils s'attaquaient et qu'ils connaissaient les lois du choc en retour, les occultistes qui avaient pris place au balcon quittèrent la salle. Mais les autres, au parterre, qui n'étaient pas conscients de cette lutte qui se déroulait dans le plan invisible et qui se réjouissaient surtout d'avoir une occasion de faire du désordre, restèrent jusqu'à la fin.

Quand le Maître eut terminé sa conférence, ils se mirent à crier et à gesticuler contre nous, voulant à tout prix provoquer une bagarre. Ils savaient que si la police intervenait et les arrêtait, ils seraient relâchés aussitôt parce qu'ils étaient de connivence avec les autorités. Conscients de ce qui se préparait, tous les frères et sœurs se levèrent et chantèrent «*Bratsvo, edinstvo*» avec une telle puissance que les autres restèrent comme pétrifiés. On ne les entendait plus et l'assistance était entraînée dans une harmonie grandiose. Les murs du théâtre en tremblaient. Le chant terminé, le tapage reprit de plus belle, mais nous avons recommencé à chanter jusqu'à ce que la puissance de notre enthousiasme gagne toute l'assemblée et même ceux qui avaient dû rester dehors, faute de place.

Animé d'un tel esprit, que ne peut-on vaincre! Devant les physionomies des frères et sœurs, les perturbateurs prirent peur. Quel spectacle! Jamais je n'oublierai le Maître tranquille, calme, digne et serein, entouré de la Fraternité qui chantait. Il y avait surtout un frère avec une grande barbe de patriarche, qui chantait en secouant la tête, comme inspiré. Formidable, il se tenait aux côtés du Maître et toute son attitude disait: «Qui donc osera toucher au Maître?» Même les frères et sœurs faibles ou âgés projetaient des forces. Ils étaient comme un grand brasier allumé. Le Maître avait une armée, et cette armée avait un chef qui connaissait les lois. Chaque fois que les autres tentaient de se jeter sur nous, nous chantions de nouveau de toutes nos forces pour les maintenir à distance. Enfin, le Maître dit: «Allons, sortons!» et il se dirigea vers la sortie, suivi de toute la Fraternité sans que les agitateurs osent davantage se manifester. Ce fut pour moi une scène inoubliable.

En réalité ce n'était pas uniquement le clergé qui persécutait le Maître. Sa vie de sagesse, son désintéressement, sa droiture gênaient les intérêts d'un grand nombre de personnes. La lumière est toujours redoutable pour ceux qui vivent dans l'obscurité, parce que là où elle brille, ils seront vus et reconnus.

Un jour, je vis arriver chez moi un ami qui était acteur et aussi disciple du Maître. Visiblement très

troublé, il me dit: «Frère Mikhaël, imagine-toi qu'il est venu à Varna un régisseur de théâtre qui veut faire jouer une pièce écrite contre notre Maître. Tu sais que je suis engagé dans la troupe de ce théâtre, et je vais donc être obligé de jouer cette pièce où l'on ridiculise le Maître et la Fraternité. Que puis-je faire?...» J'ai dit à cet ami: «Sois tranquille, le Ciel est puissant et il arrangera tout. Mais si tu le peux, va trouver le régisseur et explique-lui qu'il ne doit pas faire jouer cette pièce, parce qu'il n'est pas permis de se moquer des personnes véritablement bonnes, justes et saintes. Dis-lui qu'il ne connaît pas les lois: rire des criminels n'est pas grave et c'est même utile parfois, mais rire des êtres lumineux et purs, c'est dangereux.»

J'étais tout à fait tranquille, certain que cette pièce ne se jouerait pas. Mon ami parla au régisseur qui l'écouta, mais ne tint aucun compte de ses conseils et les répétitions continuèrent. La veille du jour où la pièce devait être jouée arriva, c'était la dernière répétition. Soudain, je vis mon ami faire irruption chez moi en me disant: «Frère Mikhaël, tu ne sais pas ce qui s'est passé? Pendant que nous répétions, le régisseur est tombé terrassé par la rupture d'une artère du cou, les médecins sont auprès de lui sur la scène, ils essaient d'arrêter l'hémorragie.» Je répondis: «Ce n'est pas grave, mais dis au régisseur que je voudrais lui parler.» Il accepta de me voir et je demandai à rester seul

avec lui. Sa femme n'était pas contente, mais elle finit par accepter et nous laissa seuls.

Lorsque j'entrai dans la chambre, je le regardai avec douceur. Il était visiblement affolé. Il avait de la glace sur la gorge, et ne pouvait ni bouger ni parler; il se contentait de me regarder. Paisiblement et avec beaucoup d'amour, je lui dis: « Vous pouvez guérir, mais à condition que vous me fassiez la promesse de ne pas jouer cette pièce. Il y en a beaucoup d'autres. Pourquoi vouloir gagner de l'argent avec celle-ci ? En la jouant, vous agissez contre ceux qui apportent quelque chose de pur et de lumineux dans le monde. Et c'est justement pour cela que vous êtes malade: parce que vous voulez faire représenter cette pièce et que vous n'en avez pas le droit. » Ensuite, je lui expliquai certaines lois du monde spirituel, et ce qu'il risquait s'il s'obstinait. Comme il était très faible, il était aussi plus réceptif; il comprit et me promit de ne pas faire jouer la pièce. J'étais content et je partis. Le lendemain, il était guéri.

Mais au bout de quelques jours, sa femme (qui était actrice et jouait dans cette pièce) se mit à se moquer de lui en lui disant que la promesse qu'il avait faite était stupide, que sa guérison n'avait aucun rapport avec cette promesse, mais était due aux soins des médecins. Il se laissa convaincre et décida de reprendre les répétitions. A la première répétition, le même accident le terrassa; alors il com-

prit tout à fait et renonça définitivement à jouer cette pièce. Les habitants de Varna n'ont donc pas eu le plaisir de la voir.

Le Maître eut encore à subir bien d'autres attaques et certaines vraiment très graves. Même sa vie a été plusieurs fois en danger.

Il y avait à Sofia un groupe de gens tout à fait louches que la présence du Maître gênait, au point qu'un jour ils en vinrent à l'idée de le supprimer. Il fut décidé que l'un d'entre eux se chargerait de cette tâche : il devait le poignarder. A certains indices, le Maître avait senti qu'un très grand danger le menaçait ; il était donc d'une certaine manière prévenu. Lorsqu'il vit arriver chez lui un visiteur à la physionomie tout à fait inhabituelle, il comprit tout de suite. Plus tard, il m'a expliqué que chaque être est précédé de créatures invisibles qui annoncent sa venue, c'est pourquoi un clairvoyant peut connaître à l'avance la nature des personnes qui viennent le rencontrer.

L'homme qui était envoyé pour tuer le Maître fut reçu par ces mots : « Je sais pourquoi tu es venu. Eh bien, vas-y, essaie d'exécuter la mission dont tu es chargé ; mais si ta main reste paralysée en l'air et incapable d'agir, que feras-tu ? » Et l'homme, complètement ébranlé, tomba à genoux devant le Maître en lui demandant pardon. Personne d'autre que lui et ceux qui l'avaient envoyé ne connaissait le motif de sa visite, mais le Maître l'avait senti.

Une autre fois, un individu s'est introduit chez le Maître et, sans que personne ait pu intervenir, il s'est précipité sur lui et l'a frappé violemment. Le Maître était couvert de sang et comme il avait surtout reçu des coups à la tête, il est resté paralysé quelque temps. On l'a amené à la montagne pour faciliter son rétablissement, et lorsque je suis allé lui rendre visite et que je l'ai vu dans cet état, blessé, la tête entourée de pansements, ç'a été terrible ! J'ai pleuré, sangloté comme jamais dans ma vie. Voir le Maître blessé, paralysé, était la pire des choses qui pouvaient m'arriver. Le choc que j'ai reçu alors a été si grand que, soudain, moi aussi, je me suis trouvé paralysé devant lui. Je ne pouvais plus bouger. Mais j'ai vu à ce moment-là comment le Maître faisait des efforts avec sa main pour me calmer et m'aider à sortir de cet état. Oh, je n'oublierai jamais ça !... Heureusement, le repos, l'air de la montagne, et aussi certainement les pensées du Maître et sa pureté, l'ont aidé à se rétablir assez vite, et la paralysie a disparu. Quant à l'homme qui l'avait frappé, on a appris ensuite qu'il s'était repenti. C'était quelqu'un qui ne le connaissait même pas ; il avait été poussé par d'autres qui voulaient nuire au Maître car son influence grandissante en Bulgarie les dérangeait.

Pour comprendre les menaces et les dangers auxquels le Maître était exposé, il faut savoir que la Bulgarie traversait alors une période particulièrement

troublée politiquement et socialement. Il était donc impossible que le Maître et la Fraternité (qui à la veille de la deuxième guerre mondiale comptait plus de 40.000 membres) puissent être tout à fait à l'abri des événements qui secouaient le pays.

Ceci s'est passé à Ternovo où j'habitais alors avec un ami qui était comme moi disciple du Maître. Notre maison était assez loin de la ville au milieu des vignes. Nous occupions notre temps à travailler, lire, méditer... Un jour, nous avons vu arriver un garçon maigre, pâle, en guenilles, exténué et qui semblait avoir très peur. Nous lui avons donné à manger et, peu à peu, voyant qu'il pouvait nous faire confiance, il a commencé à nous raconter son histoire. Il appartenait à un groupe d'anarchistes qui avaient tous été fusillés. Et lui fuyait et se cachait parce qu'il était poursuivi. Nous l'avons gardé quelques jours avec nous et nous avions de longues conversations. Il était étonné de la philosophie de notre Enseignement, mais il était très touché et très vite se sont éveillées en lui les meilleures dispositions. Car au fond il n'était pas mauvais, c'était même un garçon très intègre. Mais l'injustice le révoltait, et c'est par tout un enchaînement de circonstances qu'il était devenu un anarchiste.

Convaincu par nos arguments, il décida d'abandonner ses activités politiques et de faire partie de la Fraternité. Et le Maître l'a accepté. Je lui avais prédit: «Si tu fais des efforts, si tu te lies à cette

Fraternité, les autorités t'oublieront et tout changera pour toi. » Il m'a cru et il est devenu dans notre Fraternité un frère parmi les meilleurs. Il avait des qualités extraordinaires de bonté, de générosité, de fidélité. Nous nous aimions vraiment beaucoup. Eh oui, vous voyez, j'ai eu pour ami un anarchiste que la police recherchait pour l'exécuter !

La vie d'un Maître est semée d'obstacles, de luttes, de dangers de toutes sortes. Il doit payer très cher son désir d'apporter la lumière. Souvent, j'ai entendu le Maître Peter Deunov dire qu'il n'y avait rien de plus terrible et décourageant que d'avoir affaire aux humains et de vouloir les aider. Oui, malgré toute sa sagesse et tout son savoir, c'est ce qu'il disait, car à la fin, il était usé à cause des critiques et des attaques incessantes. Les Initiés sont aussi des hommes, et c'est pourquoi ils ont encore bien plus de mérite que vous ne l'imaginez à continuer leur travail.

Et quel était le travail du Maître ? Sa signification est tout entière contenue dans le nom qu'il a donné à l'école qu'il a fondée : la Fraternité Blanche Universelle. J'admire le Maître pour avoir trouvé cette appellation, aucune ne lui est comparable en profondeur, en grandeur, en noblesse. Ce nom contient toute une science, il nous indique la tâche à accomplir, il trace le chemin lumineux sur lequel nous devons marcher.

Je ne dis pas cela pour dévaloriser les noms des autres mouvements, non, certains sont très bons, très touchants même; mais aucun n'embrasse des notions aussi vastes, aussi essentielles que « Fraternité Blanche Universelle ». Parce qu'en réalité, la Fraternité Blanche Universelle est une entité spirituelle qui s'étend sur tout le système planétaire et au-delà. Il ne faut pas juger la Fraternité Blanche Universelle d'après celle qui est ici sur la terre: une poignée d'hommes qui ne sont pas toujours forcément sages et éclairés. La véritable Fraternité Blanche Universelle qui est en haut comprend tous les êtres les plus évolués; ici, nous ne sommes qu'un reflet, une « succursale », si vous voulez, pour exécuter leurs projets et bénéficier de leur lumière, de leur soutien. Mais de plus en plus, la Fraternité Blanche Universelle qui est en bas, doit se rapprocher de celle qui est en haut. Pour cela, il faut que ses membres prennent conscience des privilèges qu'ils ont d'appartenir à cette immensité.

Même vous, vous n'avez pas encore compris ce que c'est que d'être dans la Fraternité Blanche Universelle. Certains se plaignent que depuis qu'ils sont disciples de cet Enseignement, rien n'est changé pour eux. C'est qu'ils ne sont là que physiquement, et non intérieurement. Quand le disciple est intérieurement dans la Fraternité Blanche Universelle, il ne peut pas ne pas évoluer, se renforcer, s'enrichir. Mais s'il se contente de cette petite Fraternité qui

existe sur la terre, en s'associant à des gens qui viennent là parce qu'ils ne savent pas où aller, bien sûr il ne peut rien gagner, car aucune acquisition véritable ne se fait comme ça, de l'extérieur. Il doit appartenir de tout son cœur, de toute son âme à la grande Fraternité Blanche Universelle qui est en haut, et travailler ici pour que ses projets se réalisent.

Un jour, quand j'étais encore très jeune, je disais au Maître Peter Deunov mon regret que certains frères et sœurs aient quitté la Fraternité. Il m'a répondu: «Non, ils n'ont pas quitté la Fraternité; s'ils ne sont pas restés, c'est qu'en réalité ils n'en ont jamais fait partie. On n'a jamais vu qu'un membre de la Fraternité Blanche Universelle ait pu la quitter.» Cela m'a fait réfléchir. J'ai compris qu'appartenir à la Fraternité Blanche Universelle, c'est être en affinité avec elle, comme si on était fait de la même matière. On ne peut donc pas la quitter, exactement comme on ne peut pas se quitter soi-même. C'est pourquoi, ceux qui s'imaginent pouvoir quitter la Fraternité se trompent. La réalité, c'est que la Fraternité Blanche Universelle en haut ne les a pas encore acceptés.

Vous êtes en train de faire votre apprentissage sous la conduite d'entités supérieures. Quand elles jugeront que vous avez bien passé vos examens, elles vous admettront comme membres de la Fraternité Blanche Universelle et vous ne pourrez ni ne voudrez plus jamais la quitter. Est-ce que vous voudriez

quitter la vie pour aller mourir? Quitter la beauté pour vivre dans la laideur? Quitter la richesse pour vivre dans la misère? Non. Alors, c'est clair?

Désormais, méditez sur ce que représente la Fraternité Blanche Universelle. Et si vous ne pouvez pas encore envisager ce qu'est la Fraternité Blanche Universelle en haut, essayez au moins de comprendre ce qu'elle doit représenter en bas. Fraternité Blanche Universelle, ces mots sous-entendent que dans le monde entier les êtres sont tous des frères et des sœurs, fils et filles du Père Céleste et de la Mère Divine, la Nature, et qu'ils ont un travail à faire ensemble, un travail pour le bien, pour la lumière. Car c'est cela, symboliquement, le sens du mot «blanche», un sens spirituel: le bien, la lumière.

Cette idée de lumière est essentielle dans l'Enseignement du Maître. Je me souviens qu'une des premières questions que je lui ai posées, quand je l'ai rencontré, concernait la meilleure méthode pour se lier à Dieu pendant les méditations. Et il m'a répondu: «Le travail avec la lumière, car la lumière est l'expression de la splendeur divine. Il faut se concentrer sur la lumière, se plonger, se réjouir en elle. C'est par la lumière qu'on entre en relation avec Dieu.» Oui, il n'y a pas de meilleur travail que le travail avec la lumière. La lumière est comme un océan de vie qui palpite, qui vibre, vous pouvez vous

enfoncer en elle pour nager, vous purifier, boire, vous nourrir... C'est au sein de la lumière que vous goûterez la plénitude.

Et je me souviens aussi d'une autre parole du Maître, à peu près à cette même époque. Il faisait encore des conférences dans une salle de la rue Oborichté, à Sofia, avant que la Fraternité ne s'installe en dehors de la ville, à Izgrev. Un jour, avant la conférence, un monsieur qui était venu le voir lui posait toutes sortes de questions. Et j'étais là, j'écoutais. Le Maître était toujours simple, naturel, digne, grave. Il répondait très gentiment, mais très brièvement. A un moment, la question posée était : « A quel signe reconnaît-on l'évolution d'un homme ? » Et le Maître a répondu : « A l'intensité de la lumière qui émane de lui. »

Cette réponse m'a tellement frappé que c'est là-dessus que j'ai fondé ensuite une grande partie de mon existence. J'ai compris, moi aussi, que l'on pouvait juger les êtres d'après leur lumière. Cette lumière, bien sûr, n'est pas réellement visible, mais on la sent dans le regard, dans l'expression du visage, dans l'harmonie des gestes. Elle ne dépend ni des facultés intellectuelles, ni de l'instruction, elle est une manifestation de la vie divine dans les êtres, et c'est cette lumière que nous devons chercher sans en être jamais rassasiés.

En donnant le nom d'« *Izgrev* » (lever du soleil) au terrain de la Fraternité, le Maître a encore mis

l'accent sur la lumière. C'est à Izgrev que, la plupart du temps, le Maître a habité jusqu'à la fin de sa vie. C'est là aussi que de nombreux disciples s'étaient installés dans de petites maisons claires entourées de jardins fleuris, mais sans clôture, si bien que ce terrain ressemblait plutôt à un grand parc.

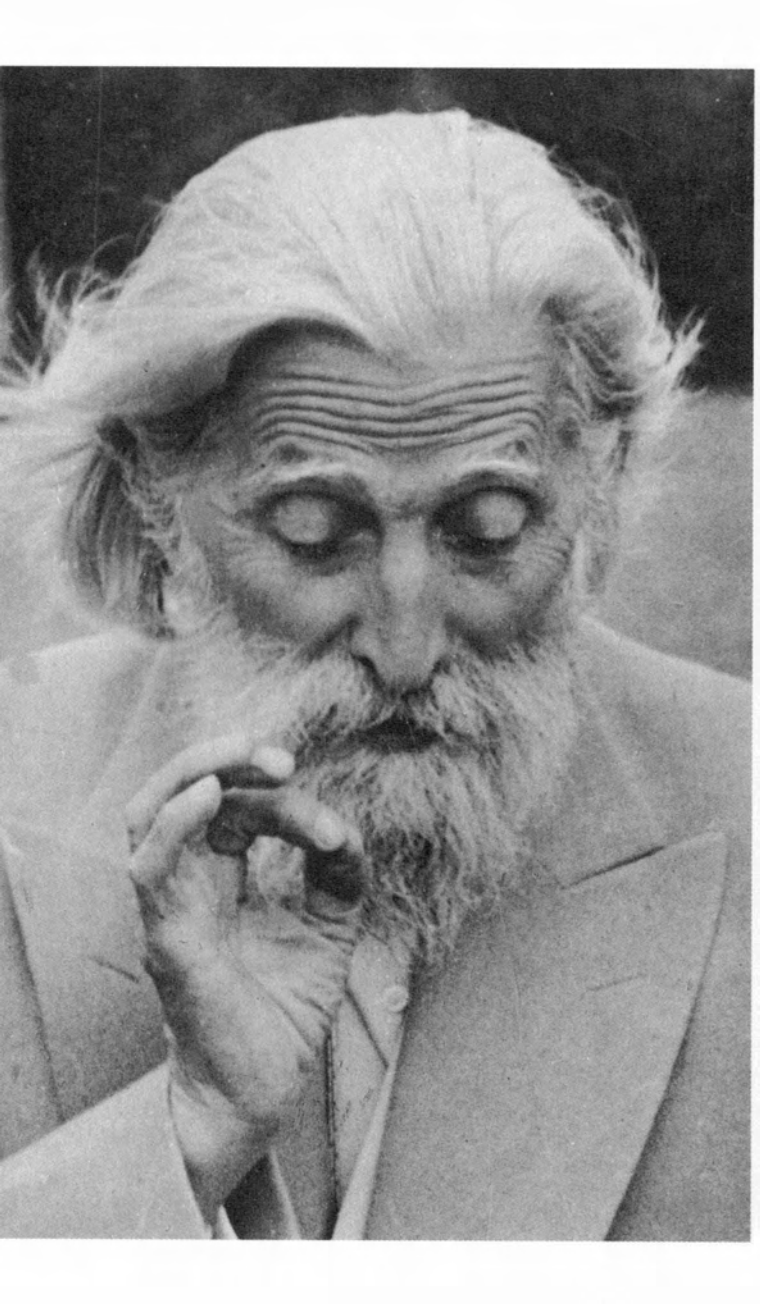
Dès que l'on arrivait à Izgrev, on sentait la présence du Maître comme quelque chose qui palpitait, qui scintillait, qui projetait des particules vivantes de lumière, de chaleur, d'harmonie. En apparence, il n'y avait rien de particulier, mais la paix, le rayonnement du Maître remplissaient l'espace. Et quand il était absent d'Izgrev, on sentait que tout vivait au ralenti : il y avait dans l'air quelque chose d'immobile, de stagnant. Oui, c'est dans l'air surtout que la présence ou l'absence du Maître était perceptible. Parce que l'air comme l'eau, mais encore davantage que l'eau, est un médium sensible ; l'air est vite purifié ou contaminé par la présence de certains êtres. Quand j'ai lu plus tard, dans des livres ésotériques, que l'homme possède sa propre atmosphère qu'il imprègne de ses vibrations, c'était déjà pour moi une expérience vécue. J'avais déjà compris auprès du Maître que chaque être propage des particules et des courants de même nature que lui. S'il est impur, il contamine tout son entourage ; s'il est pur, il l'inonde de sa lumière.

Souvent, quand je repense à toutes ces années

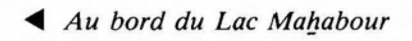
passées auprès du Maître, je crois que le plus important pour moi est d'avoir vécu dans son aura. Tout ce que sa présence irradiait et projetait comme particules de lumière a travaillé, travaille et travaillera encore longtemps en moi. Car c'est une loi de la vie intérieure, psychique, spirituelle. C'est grâce aux particules de lumière qui émanent de son Maître que le disciple parvient peu à peu à former ses corps subtils.

A Izgrev, le Maître recevait chaque jour les visites de personnes qui venaient lui demander conseil sur des problèmes personnels, et trois fois par semaine il donnait des conférences. Les fêtes de Noël et de Pâques se passaient comme tous les autres jours : on priait, on méditait, on pensait à la naissance ou à la mort et à la résurrection du Christ, mais on ne faisait rien d'exceptionnel. Car en réalité, pour le véritable spiritualiste, tous les jours sont sacrés. Donc, même si Noël et Pâques le sont encore davantage, ils ne donnaient lieu à aucune cérémonie particulière ; le Maître faisait une conférence et, comme d'habitude, nous priions et nous chantions.

Quand le Maître arrivait dans la salle des conférences, tous les disciples se levaient pour le saluer, et lui, en leur rendant le salut, avait un rayonnement extraordinaire. Je me suis souvent demandé pourquoi. Sans doute, était-ce que le respect manifesté par les frères et sœurs suscitait en lui le désir







◀ *Au bord du Lac Maẖabour*

de répondre à leur attente; il se sentait inspiré et c'est cette inspiration qui apparaissait comme une lumière autour de lui. Combien de virtuoses ont dit que la qualité de leur jeu lors d'un concert dépendait de l'atmosphère de la salle, de l'attitude du public! L'artiste est un médium, et c'est l'attention de l'auditoire qui fait que l'esprit se manifeste à travers lui. Il en est de même pour un guide spirituel.

Le Maître ne préparait jamais ses causeries à l'avance, il connaissait les humains, leurs préoccupations, leurs soucis, leurs souffrances, et il ne voulait que répondre à leurs besoins. Et pour répondre aux besoins des gens, il ne faut rien préparer à l'avance, ni faire des citations, mais sentir d'après l'atmosphère les questions qu'ils sont en train de se poser. C'est ce que faisait le Maître. Et il arrivait que cette préoccupation chez lui se manifeste de façon extraordinaire. Je lui ai souvent amené des amis pour qu'ils fassent sa connaissance. Avant d'entrer, nous parlions ensemble sur toutes sortes de sujets. Or, le Maître, dès notre arrivée, poursuivait notre conversation là où elle s'était arrêtée. Il posait à mes amis des questions précises sur ce qu'ils venaient d'exprimer, et ceux-ci étaient stupéfaits.

Et c'est ce qu'il voulait faire aussi dans ses conférences: répondre aux questions que se posaient ses disciples. Bien sûr, cette façon de parler n'était pas académique. Il sautait souvent d'une question à l'autre, entamait un sujet qu'il ne terminait pas

tout à fait, pour en entamer un autre qu'il ne terminait pas non plus. Cela produisait une certaine impression de décousu, d'inachevé, mais cet inachèvement était le reflet de la vie. Et la majorité des frères et sœurs, en sortant de la conférence, avaient l'impression que le Maître avait parlé pour eux. Plus tard, j'ai compris que cette façon de parler était la plus utile, et moi aussi je l'ai adoptée.

Dans ses conférences le Maître n'a jamais abordé certains aspects des sciences ésotériques; il a concentré ses explications sur la Bible, les Evangiles, il n'a rien révélé de la Kabbale, de l'alchimie, de la magie, de l'astrologie. En Bulgarie, à cette époque-là, traiter de tels sujets aurait présenté de grands dangers: le Maître sentait que ses disciples n'étaient pas prêts, et l'Eglise, qui déjà le persécutait, l'aurait certainement fait passer pour un dangereux magicien noir. Très peu étaient capables de comprendre et d'accepter seulement ses commentaires des Evangiles; alors qu'auraient-ils compris de l'Arbre séphirotique, des chakras, du langage des symboles? Parler seulement de réincarnation faisait scandale à cette époque. Moi, je sais que la philosophie du Maître va plus loin que ce qu'il a pu en révéler dans ses conférences ou dans ses livres. Plusieurs fois, au cours de ma vie, quand je disais à certaines personnes le nom de mon Maître, Peter Deunov, elles s'exclamaient: « Peter Deunov? Qui est Peter Deunov? Un inconnu! Moïse, Pythagore,

Bouddha, Jésus, Zoroastre, ça oui, c'étaient de grands Maîtres, mais Peter Deunov!... » En réalité, en embrassant l'Enseignement du Maître, j'ai reçu l'Enseignement du Christ, c'est-à-dire celui de tous les grands Maîtres de l'humanité.

Lors d'un congrès qui eut lieu à Ternovo, le Maître avait fait recouvrir les murs de notre salle de réunion de soieries de diverses couleurs, et suspendre de très beaux tableaux représentant des figures géométriques. A côté, dans une autre pièce, beaucoup plus petite, il avait disposé plusieurs objets symboliques, et celui qui était reçu là devait rester quelques minutes à méditer dans le silence. Il régnait dans cette pièce une atmosphère mystique extraordinaire. En contemplant ces objets, on se sentait projeté dans un monde de beauté et de lumière que rien ne saurait exprimer. On baignait dans cette pureté créée par le Maître de la lumière. Dès l'entrée, c'était la lumière qui parlait, produisant des effets d'une telle puissance qu'on était ébloui.

Au cours de ce congrès, le Maître nous a révélé que la science de l'avenir serait celle de la lumière et des couleurs. Car la lumière, cette substance apparemment si faible et inoffensive, est en fait la plus grande force qui existe dans l'univers, c'est elle qui a mis en mouvement toute la création. Grâce à elle vivent les pierres, les plantes, les animaux, les hommes, et les mondes tournent. C'est ce qu'expriment les premiers mots de l'Evangile de saint Jean : « *Au*

commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Tout ce qui a été fait a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui». Oui, tout ce qui a été fait provient de cette lumière originelle, le Verbe...

Parmi les signes qui ornaient la salle où le Maître nous faisait entrer, il y avait un pentagramme, une étoile à cinq branches d'une merveilleuse beauté. Je n'en ai jamais vu d'aussi belle dans aucun ouvrage jusqu'à ce jour. En son centre étaient inscrits des symboles – entre autres un arbre avec des fruits – et sur les cinq branches de l'étoile, les noms des cinq vertus: bonté, justice, amour, sagesse et vérité, qui sont les cinq vertus du Christ, l'homme parfait.

Ce sont ces cinq vertus que nous devons chercher principalement à développer. C'est pourquoi le Maître donnait la règle suivante: « Place la bonté comme base de ta vie, la justice comme mesure, la sagesse comme barrière, l'amour comme délectation et la vérité comme lumière. » Si l'on réfléchit au sens de ce précepte, on le trouvera remarquablement juste. La bonté est la seule base solide sur laquelle un édifice peut reposer; même si cet édifice est beau et intelligent, il s'écroulera si la bonté ne le soutient pas. La justice est une qualité de mesure; être juste, comme l'indique la balance qui en est le symbole, nécessite de savoir toujours préserver l'équilibre: ajouter un peu d'un côté, retran-

cher un peu de l'autre comme il faut, quand il faut... La sagesse, elle, est une barrière grâce à laquelle nous pouvons nous protéger des ennemis extérieurs et intérieurs qui nous menacent. Sans l'amour, la vie nous paraît insipide; même si nous possédons tout: la richesse, le savoir, la gloire, etc., sans l'amour nous n'aurons aucun goût de vivre. Quant à la vérité, elle est la lumière qui éclaire notre route, sans elle nous sommes dans l'obscurité et dans l'erreur.

Le Maître n'avait pas l'habitude de donner beaucoup d'explications. Il s'exprimait par des formules très brèves, et c'était aux disciples de faire l'effort de comprendre ce qu'il avait voulu dire. Lorsque j'étais jeune disciple auprès de lui, je me demandais souvent pourquoi il laissait tant de phrases sans explication, parce que je voyais ensuite tous les malentendus que produisaient ces phrases non expliquées. Et moi, je parle, je parle, j'explique, j'explique... Mais est-ce que je suis mieux compris? Dieu seul le sait...

Le Maître avait une voix douce mais ferme, pleine, elle nous apaisait en même temps qu'elle nous renforçait. C'est pourquoi nous sortions toujours de ses conférences dans un état de bien-être et d'équilibre intérieur. Mais ce qui aussi m'impressionnait beaucoup chez lui quand il parlait, c'était le rythme qui imprégnait ses gestes, ses attitudes et

ses paroles d'une harmonie et d'une paix extraordinaires. Un rythme pareil ne peut pas se fabriquer artificiellement, il résulte d'une science véritable. Il faut connaître les lois de la nature, les comprendre et s'y conformer intérieurement pour parvenir à ce rythme qui jaillit et rayonne de toutes les cellules. C'est le naturel qui agit vraiment sur les êtres. Les grands Maîtres n'usent pas de trucs pour impressionner les gens, ils sont simples, ils sont eux-mêmes, et la force de leur parole est dans leur âme, dans la sincérité d'une vérité venue de l'intérieur; c'est pourquoi elle exerce une influence magique.

Je ne prétends pas avoir pénétré tous les secrets du rythme, mais j'ai compris que c'est la simplicité qui touche et influence le cœur de l'homme, et que les artifices font perdre aux attitudes et au langage leur sens et leur force. En partant le Maître ne quittait jamais son attitude simple et vraie, jamais il ne sortait de l'harmonie et du rythme merveilleux qui étaient les siens, et c'est auprès de lui que j'ai appris l'art d'écouter ceux qui sont capables de m'instruire. Mis un certain temps en contact avec un aimant, l'acier commence à s'aimanter: l'aimant lui communique son magnétisme. De la même façon le disciple qui connaît cette loi sait rester auprès de son Maître pour se laisser imprégner de sa vie, de son amour, de sa lumière. C'est ainsi que lui-même, à son tour, pourra un jour aider les autres...

Quand le Maître parlait, je cherchais toujours

les méthodes de travail qui me permettraient de me rapprocher le plus possible de son esprit. Lorsque j'assistais à ses conférences, par exemple, je ne m'asseyais pas dans les premiers rangs pour être le plus près possible de lui, mais je restais au fond de la salle, à côté de la porte, presque toujours debout. En apparence, j'étais le plus éloigné, mais mon regard, mon âme, ma pensée étaient stimulés par cet éloignement, ils franchissaient l'espace qui me séparait du Maître et je me sentais plus proche de lui que si j'avais été devant lui physiquement. J'entrais en lui, dans sa tête, car je voulais savoir comment il voyait les choses, comment il les sentait, comment il les concevait. Je voulais être la page sur laquelle il écrivait. Alors, pendant des années, comme le soleil écrit sur la terre avec ses rayons, le Maître a écrit, écrit tous les jours sur cette page que j'étais... La parole, la pensée d'un Maître peut être contenue dans des livres, mais les livres de papier sont peu de chose; pour un Maître, ce qui compte le plus, ce sont les livres vivants. Il a besoin que ses disciples soient des livres vivants. C'est sur eux d'abord qu'il écrit, c'est dans leur tête et dans leur cœur qu'il dépose les semences de son Enseignement, avec l'espoir qu'elles iront fructifier partout dans le monde.

Des années, je me suis exercé ainsi. Et même quand je devais le quitter pour rentrer chez moi, je continuais à imaginer que j'étais en lui, que je

voyais en lui, et peu à peu, je sentais que les choses s'éclaircissaient. Ces exercices m'ont beaucoup apporté. J'aurais pu habiter sur le terrain d'Izgrev comme beaucoup de frères et sœurs. Mais j'avais décidé d'habiter en ville pour ne pas m'habituer à la présence du Maître en le voyant chaque jour. A cause du chemin que j'avais à faire pour aller le voir et l'écouter, je le découvrais toujours nouveau, toujours merveilleux. Quand on est trop près de la montagne, on n'en voit pas le sommet, et s'il n'y avait pas la nuit, on ne découvrirait pas chaque matin un soleil toujours neuf.

Il arrivait souvent que, pour me parler, le Maître m'invite chez lui. Quand j'entrais, j'étais toujours impressionné par un parfum étonnant qui ne ressemblait à aucun autre, un parfum qui ne venait ni des fleurs, ni des fruits, ni de rien qui aurait pu être dans la pièce. C'était certainement le parfum de son cœur, de son âme. J'étais très jeune, je ne pouvais pas encore l'expliquer ainsi, mais à chaque visite j'éprouvais cette même sensation de pureté, de sainteté, comme un parfum, et je ne l'ai jamais plus retrouvé nulle part. Car en réalité, ce parfum n'existe pas dans le plan physique : ce devait être mon âme aussi qui le percevait dans le plan astral.

Et quand le Maître me recevait ainsi chez lui pour un entretien, je ne cherchais pas à approfondir

ce qu'il était en train de me dire, car je ne serais pas arrivé à suivre ce qu'il m'expliquait. Autant que je le pouvais, j'essayais d'enregistrer et de vivre ses paroles, c'est-à-dire de ressentir toute leur beauté et leur dimension spirituelle. Avant de comprendre, il me semblait plus important de sentir. Puis, quand je retournais chez moi, déjà même sur le chemin (le trajet prenait environ trois quarts d'heure) je me remémorais la scène. Je tâchais de retrouver les paroles du Maître, mais aussi la manière dont il les avait prononcées: les expressions du visage, les intonations, les gestes, les regards, les sourires... Ce n'était pas facile et je n'y arrivais pas du premier coup. Certains détails commençaient à me revenir à la mémoire et je les notais. Puis je continuais à me concentrer, à creuser... D'autres paroles, d'autres précisions revenaient, et je les notais aussi. Je continuais de la sorte jusqu'à ce que je sente que j'étais à peu près arrivé à tout rétablir. Et j'étais heureux, j'étais fier d'avoir réussi à saisir ma mémoire à la gorge pour l'obliger à restituer tout ce qu'elle avait enregistré.

De tous ces entretiens, j'ai retenu particulièrement ce que le Maître m'expliquait concernant la théorie et l'application, les connaissances et le vrai travail. Lorsqu'on est jeune, on a tendance à croire qu'il n'y a rien au-dessus de l'activité de la pensée: lire, étudier, réfléchir. Et le Maître qui voyait certainement les dangers de cette tendance chez moi,

me disait : « Celui qui se lance dans l'action sans connaissances, ne peut que faire des dégâts. Mais celui qui se contente d'accumuler des connaissances – si élevées soient-elles – reste improductif. L'important dans la vie spirituelle, c'est de réaliser, et pour la réalisation il suffit de connaître peu de chose, mais ce peu, il faut le mettre en pratique. »

Ces paroles m'ont frappé, j'ai tout de suite travaillé dans ce sens et j'ai vu les résultats. Je m'aperçois de plus en plus combien le Maître était sage, combien il était profond. Oui, il avait parcouru un très long chemin et il connaissait la vérité. C'est pourquoi je remercie le Ciel, jour et nuit, d'avoir connu mon Maître et d'avoir eu son amitié, bien sûr.

Souvent aussi, au cours de la conversation, le Maître avait l'habitude de me répéter ces trois mots : « *Rabota, rabota, rabota. Vrémé, vrémé, vrémé. Véra, véra, véra...* » C'est-à-dire : le travail, le travail, le travail. Le temps, le temps, le temps. La foi, la foi, la foi... Jamais il ne m'a expliqué pourquoi il répétait ces trois mots, mais là encore, cela m'a beaucoup préoccupé et j'ai compris qu'il avait condensé dans ces trois mots toute une philosophie. Donc, voilà : le travail, mais aussi la foi qui est nécessaire pour l'entreprendre et le continuer, et surtout le temps. Car il faut du temps ! Il ne suffit pas de désirer ardemment quelque chose pour le réaliser rapidement. Oui, maintenant je connais ce que c'est, « *vrémé* ». Des années et des années sont pas-

sées et je vois que « *vrémé* », c'est quelque chose !...

Pendant ces conversations que j'avais avec lui, le Maître, de temps à autre, s'arrêtait de parler ; il fermait les yeux et prononçait quelques mots à voix très basse. D'abord, j'étais intrigué, je me demandais ce qu'il disait... Un jour j'ai réussi à entendre le mot « *Gospodi* » : Seigneur. Il ajoutait quelque chose, mais c'était absolument imperceptible et je ne lui ai jamais posé la question, bien sûr. Ah, vous pensez peut-être qu'il suppliait le Seigneur de le débarrasser de ma présence ? C'est possible. Mais une telle clarté, une telle sérénité apparaissaient alors sur son visage que je crois plutôt qu'il ne pensait même plus à moi, mais qu'il se liait au Ciel, qu'il entrait en contact avec le monde de la lumière. Sans doute disait-il : « Gloire à Toi, Seigneur » ou bien « Seigneur, que Ton Nom soit sanctifié », je ne l'ai jamais su exactement, mais ce n'est pas l'essentiel.

L'essentiel, c'est de comprendre que, chaque jour, plusieurs fois par jour, le Maître trouvait nécessaire de se lier au Ciel. Je me disais : « Lui, qui est un Maître, qui est toujours dans la lumière, il a besoin de répéter le nom du Seigneur, de rétablir le contact avec Lui. Alors, nous qui sommes si souvent dans l'obscurité, comment penser que nous pouvons négliger ce contact ? » Et j'ai voulu moi aussi adopter cette pratique. J'ai compris combien il est important de s'arrêter plusieurs fois par jour, au moins quelques secondes, même au milieu d'une

activité, afin de s'harmoniser avec les intelligences célestes, les entités créatrices, car c'est dans cette harmonisation que l'on trouve l'équilibre et la paix, ainsi que la lumière pour agir correctement.

Le Maître ne nous disait pas comment il s'y prenait dans son travail avec nous, et d'ailleurs aucun Maître ne le fait. C'est au disciple d'observer et d'étudier son Maître pour pénétrer ses « secrets ». Il ne doit pas le faire par curiosité mais pour comprendre la pensée qui anime son travail, le point de vue où il se place pour peser les situations, instruire les êtres et agir avec eux. Pour entrer dans la pensée du Maître, je faisais des exercices très précis. Pour arriver à connaître ses méthodes, j'avais moi aussi mes méthodes et je vous les donne maintenant pour vous aider.

Ces exercices sont parmi les meilleurs que j'aie pratiqués dans ma vie. Les possibilités que j'ai acquises en travaillant ainsi m'ont énormément aidé. Personne ne m'avait indiqué ces méthodes, pas même le Maître. C'est moi, instinctivement, qui ai trouvé qu'il valait la peine de faire cet effort pour comprendre et conserver ces trésors tellement précieux qu'il me donnait. Sinon quelle est l'utilité d'un Maître ? Il donne, il donne, et le disciple, négligent, oublie tout au fur et à mesure, ou ne se souvient que de ce qui lui plaît à lui et qui n'est certainement pas le plus important pour son évolution. Alors,

voilà du temps perdu pour le Maître... et pour le disciple aussi !

Que de choses encore à mettre au point ! On se prétend disciple d'un Maître, et on se montre d'une telle insouciance, d'une telle négligence ! Il arrivait parfois que le Maître demande publiquement à certains frères et sœurs de dire quelle était l'idée essentielle de sa causerie de la veille ou de l'avant-veille. Ah là là ! il y avait ceux qui ne se souvenaient de rien, ceux qui racontaient quelque chose tout à fait à côté, ceux qui brodaient autour du sujet, etc. Très peu étaient capables d'exposer clairement ce dont le Maître avait parlé. Pourquoi ? Parce qu'ils ne savaient pas apprécier ce que le Maître leur apportait, ils attendaient toujours autre chose, et pendant ce temps ils laissaient passer les vérités qui leur auraient été les plus utiles pour la conduite de leur vie.

Combien se font des idées fausses sur ce que doit leur apporter un Maître ! Ils s'attendent à des discours et des démonstrations spectaculaires, c'est pourquoi souvent ils continuent à chercher un autre Maître, alors qu'ils en ont un auprès d'eux qu'ils ne savent pas reconnaître. Je me rappelle en particulier un homme qui se croyait un grand spiritualiste parce qu'il possédait toute une bibliothèque de livres ésotériques. Il rencontrait souvent le Maître, qu'il appelait « Monsieur Deunov », parlait et mangeait avec lui sans avoir idée de sa véritable dimen-

sion. C'était l'époque où le Maître n'était pas encore reconnu en Bulgarie.

Un jour, cet homme décida de partir aux Etats-Unis car il avait entendu dire qu'il y avait là-bas de grands Maîtres théosophes. Avant de quitter Sofia, il demanda sa photo au Maître qui la lui donna. Après quelque temps passé là-bas à s'instruire et à rencontrer des personnes, il commença à faire des conférences. Or, un jour où il s'adressait à un groupe d'amis qui étaient des ésotéristes très avancés, il leur parla de la situation spirituelle en Bulgarie et il leur montra la photo du Maître. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre ces Américains s'exclamer : « Mais c'est notre instructeur ; il est resté des années aux Etats-Unis. Combien de fois nous l'avons écouté commenter pour nous des passages de l'Evangile ! Nous n'oublierons jamais comment il nous parlait aussi de la nature. Quel privilège vous avez d'être instruits par un Maître pareil ! Nous espérons bien qu'il reviendra un jour aux Etats-Unis. »

Ce fut réellement un choc pour cet homme de découvrir soudain qu'il était parti au bout du monde chercher ce qu'il rencontrait chaque jour dans son pays. Il écrivit tout de suite au Maître, mais quelle lettre ! Il ne l'appelait plus Monsieur Deunov. Il regrettait son aveuglement, il lui disait son désir de retourner bientôt auprès de lui. Quand je l'ai connu, des années après, il était l'un des plus fidèles disci-

ples du Maître, auquel il manifestait une grande vénération.

Oui, que de choses à mettre au point avant de pouvoir dire qu'on est réellement le disciple d'un Maître ! Souvent le Maître nous disait : « Vous êtes là suspendus à ma porte, attendant tout de moi : que je vous guérisse, que je vous transforme, sans faire vous-mêmes quoi que ce soit. Eh bien, sachez que vous serez déçus. » Et c'est ce qui est arrivé à beaucoup. Ils s'imaginaient qu'il suffisait d'être là, près de lui, pour recevoir automatiquement la sagesse, le pouvoir, le don de clairvoyance ou de prophétie. Et quand le Maître est parti de l'autre côté, ils croyaient que le Saint-Esprit allait descendre sur eux comme sur les disciples de Jésus. Puis, se rendant compte que rien n'était changé pour eux, ils ont été révoltés, furieux. Ils n'avaient pas compris que recevoir le Saint-Esprit est le résultat d'un très long travail intérieur. Eh bien, le moindre agriculteur est plus sage et plus intelligent qu'eux : il y a la terre, il y a les graines, il y a la pluie et le soleil, mais il sait qu'il ne suffit pas que ces éléments existent séparément pour avoir une récolte abondante ; il sait qu'il faut travailler, c'est-à-dire retourner la terre, semer les graines, les arroser s'il ne tombe pas assez de pluie, bref, se donner beaucoup de peine. Il en est de même avec la vie intérieure : il ne suffit pas qu'il existe un Maître, un enseignement, il faut travailler !

Ce qui est étonnant, c'est de voir combien peu de gens savent quelle attitude adopter devant un Maître. J'en ai vu beaucoup venir chez le Maître et qui, au lieu de l'écouter et de s'instruire auprès de lui (ils prétendaient être venus pour cela), faisaient étalage de leurs connaissances en citant les nombreux livres qu'ils avaient lus. Le Maître, dans certains cas, n'avait même pas la possibilité de placer un mot. Mais il se conduisait toujours avec une patience surprenante, il souriait doucement, il attendait. Après un certain temps, ces personnes finissaient par comprendre qu'elles étaient seules à parler et que si elles continuaient ainsi, elles n'apprendraient vraiment rien; alors, enfin, elles se taisaient pour laisser parler le Maître. Et quel était leur étonnement d'apprendre davantage en quelques minutes auprès de lui que pendant plusieurs années d'études, simplement parce qu'elles s'étaient mises dans un état de réceptivité qui leur permettait de recevoir la parole du Maître.

J'en ai vu aussi venir rendre visite au Maître avec l'intention de lui poser ce que les étudiants appellent des «colles». Le Maître écoutait, répondait brièvement ou ne répondait pas du tout, et la personne le quittait persuadée de lui avoir montré ses insuffisances, ce dont elle allait ensuite se vanter à droite et à gauche. Mais parfois ceux à qui elle racontait ainsi son «exploit» lui conseillaient de venir assister à une conférence du Maître. Et alors,

qu'est- ce qu'elle entendait ! Non seulement le Maître répondait pleinement aux questions qu'elle lui avait posées, mais il lui expliquait de façon détaillée son caractère, ses problèmes, etc., sans révéler, bien sûr, à qui tout cela s'adressait. Et la personne, qui se reconnaissait, se sentait soudain si stupide et grossière qu'après la conférence elle retournait chez le Maître pour lui faire des excuses et lui promettre qu'à l'avenir elle se montrerait plus sage et plus réfléchie.

Et même vous, vous avez encore beaucoup à comprendre sur les Maîtres et les disciples ! Un Maître n'est pas quelqu'un qui, d'un seul coup, en posant sa main sur votre tête ou sur votre épaule, résoudra vos problèmes ou vous donnera l'illumination. Un véritable Maître vous présente toutes les méthodes, mais c'est vous qui devez faire le travail pour obtenir ce que vous désirez. Le Maître ne le fera pas à votre place, cela ne servirait d'ailleurs à rien. Pour se maintenir, une acquisition spirituelle, un don psychique, doivent venir de l'intérieur, de vos efforts, de votre travail. Un Maître peut vous ouvrir des portes, mais c'est vous qui devez entrer, il ne vous poussera pas de force ; et s'il voit que vous avancez, il vous ouvrira de nouvelles portes. Chaque fois que le Maître voit que vous faites des progrès, il vous présente un degré plus avancé, mais c'est vous qui devez franchir ce nouveau degré.

Alors, ne comptez plus sur les miracles qu'à votre avis votre Maître doit faire pour vous, et vous avancerez plus rapidement, car c'est à ce moment-là qu'il pourra beaucoup mieux vous aider. Cela paraît mystérieux, mais en fait, lorsque vous êtes là, toujours fixés sur quelqu'un, attendant tout de lui, vous le paralysez, il ne peut rien faire pour vous et vous restez stériles. Donc travaillez, préparez-vous : au moment où vous serez prêts, vous recevrez de l'aide.

Et les chrétiens, croyez-vous qu'ils ont compris cela ? Ils sont fiers de Jésus et disent : « Notre Seigneur Jésus... aucun n'est plus grand que lui ! » Oui, mais Jésus c'est Jésus, et eux que sont-ils ? Des paresseux qui ne font rien pour suivre son exemple. Et ce n'est pas seulement les chrétiens : tous, musulmans, bouddhistes, juifs sont fiers parce qu'ils ont avec eux Mahomet, Bouddha, Moïse et tous les Livres sacrés. Qu'eux-mêmes restent médiocres, faibles, égoïstes, méchants, cela n'a pas d'importance : ils appartiennent à une religion formidable et ils se pavanent avec cette décoration. Le Maître Peter Deunov n'était pas du tout content que ses disciples aient la même attitude avec lui, car cette attitude ne peut rien nous apporter ni pour cette vie, ni pour la suivante.

Lorsque l'homme quitte cette terre, non seulement il doit abandonner ses possessions matérielles, mais tout ce qui lui a été donné dans les autres

domaines, soit par les gens, soit par les livres, s'efface aussi, sauf s'il l'a profondément vérifié, expérimenté, vécu. C'est pourquoi, quand il revient dans l'incarnation suivante, il doit tout réapprendre avec beaucoup de difficultés. Même le fait qu'il puisse parler ou écrire sur toutes sortes de sujets ne prouve pas qu'il les connaisse vraiment et il doit tout recommencer depuis le commencement. Et regardez encore : les gens se marient, ils ont des enfants, et beaucoup sont aussi démunis et perdus devant ces situations que s'ils les affrontaient pour la première fois. Et pourtant, combien de fois au cours de leurs réincarnations ils ont connu ces situations ! Mais comme ils n'ont jamais cherché à approfondir réellement leurs rôles et leurs responsabilités de maris, de femmes ou de parents, c'est toujours comme s'ils les découvraient pour la première fois ; et ils font des bêtises, et ils souffrent...

De la même façon, vous avez un Maître, vous suivez son Enseignement, mais ne vous imaginez pas qu'il vous en restera quelque chose si vous ne faites pas des efforts pour que cet Enseignement devienne en vous chair et os. Il ne suffit pas de répéter : « Notre Maître est bon, notre Maître est sage... » et de faire à l'appui toutes sortes de citations. La bonté et la sagesse de votre Maître sont à lui, pas à vous ; tant que vous ne travaillez pas à les posséder vous aussi, elles vous sont presque inutiles.

Le véritable disciple ne se contente pas de vanter

les qualités de son Maître et de citer ses paroles, il fait sien son Enseignement, il se confond avec lui au point qu'un jour, lorsqu'il parle, il ne sait plus si c'est sa pensée ou celle de son Maître qu'il est en train d'exprimer. Voilà ce que doit être l'idéal du véritable disciple. S'il ne travaille pas dans ce sens, même s'il passe vingt ans, trente ans auprès d'un Maître, il ne lui en restera rien, et quand il reviendra dans une prochaine incarnation, il devra tout réapprendre comme s'il n'avait jamais eu ni Maître ni Enseignement.

La situation d'un Maître est très compliquée. Son travail est d'aider le disciple à libérer son esprit : car son esprit est comme un roi qui s'est laissé détrôner par des sujets révoltés, et maintenant le roi est enfermé dans un cachot et le royaume est livré à l'anarchie. Malheureusement, bien qu'il se sente dépossédé, brimé, le disciple ne comprend pas toujours l'aide que veut lui apporter son Maître : il a l'impression que par ses conseils, par son attitude, le Maître veut limiter sa liberté. Alors, que doit faire le Maître ?... Attendre patiemment que le disciple comprenne la nature de son travail. Ce que le Maître veut limiter en lui, ce sont les manifestations de sa nature inférieure, les instincts, les passions qui ont fini par réduire au silence sa nature supérieure, son esprit. Et si au lieu de comprendre que le Maître ne veut que son bien, le disciple pense qu'il fait

tout pour l'entraver, le tourmenter, le chagriner, c'est tout simplement parce qu'il ne sait pas encore où est son vrai bien. Comme les enfants le disciple aime les bonbons et celui qui les lui offre. Et voilà que le Maître lui propose de la quinine: alors parfois, le disciple, furieux, se révolte.

Même le Maître Peter Deunov a été exposé à des réactions vraiment terribles de la part de certains disciples. Quelques-uns sont allés jusqu'à le menacer physiquement, et je me rappelle l'un d'eux qui, tellement en colère contre lui pour je ne sais plus quelle raison, s'est jeté un jour sur lui et l'a mordu au pouce. C'est là qu'on voit les complications qui surviennent lorsque le disciple ne va pas auprès d'un Maître avec des mobiles vraiment désintéressés: peu à peu, le respect, la vénération, l'amour pour le Maître peuvent se transformer en haine.

Une autre fois, un disciple qui avait lu quelques livres d'occultisme, crut posséder le secret qui lui permettrait de découvrir des trésors dans la montagne. Il prépara tout une expédition avec des hommes et des mulets pour transporter le matériel. Une fois que tout fut prêt, il eut quelques doutes sur le succès de son entreprise et, pour se rassurer, alla demander conseil au Maître. Il ne précisa pas que tout était déjà prêt, mais le Maître qui savait ce qu'il en était, lui répondit: « Bon, essayez ! » Le disciple prit cette réponse pour la promesse d'un succès et partit. Il chercha, creusa pendant des jours et des

jours, et ne trouva rien. En revanche, il tomba malade. Il revint très mécontent auprès du Maître à qui il reprocha amèrement de ne pas l'avoir prévenu : non seulement il n'avait rien trouvé, mais il était tombé malade, et c'était évidemment la faute du Maître. « Est-ce que c'était le moment de vous prévenir quand vous aviez déjà tout préparé ? répondit le Maître. Vous espériez trouver un trésor, et si je vous avais arrêté, vous m'auriez soupçonné de vouloir vous empêcher de devenir riche. » Dans certaines conditions, un Maître ne peut même pas mettre ses disciples en garde, car ils ne le croiront pas et se révolteront. C'est pourquoi il les laisse libres. Il leur dit simplement : « Essayez ». Ensuite les disciples font des reproches au Maître, car ils ont subi un échec. Eh oui, ce qui est extraordinaire, c'est que dans tous les cas, c'est le Maître qui est fautif, jamais le disciple !

Malheureusement – ou heureusement – un Maître n'est pas là pour arranger les affaires des disciples, ni pour leur éviter les épreuves. Même quand il le voudrait, il n'en a pas toujours le droit, car il y a des règles qu'il doit lui aussi respecter.

Nous avions dans notre Fraternité de Bulgarie un frère très fidèle, très dévoué, à qui son fils ne causait que des chagrins. Non seulement il n'avait aucun intérêt pour l'Enseignement du Maître, mais il menait une vie dissolue, ne cherchant que les plaisirs et les amusements. A force d'excès et de

désordres de toutes sortes, ce garçon avait contracté une tuberculose. Le médecin ne lui donnait plus pour longtemps à vivre et son père, honteux de sa conduite, n'osa d'abord rien dire au Maître. Pourtant, un jour, le chagrin de perdre son fils étant le plus fort, il se décida à venir avec sa femme prier le Maître de le sauver. Celui-ci leur répondit : « Vous savez bien qu'il y a des règles que je dois respecter, je ne peux rien faire qui ne soit en harmonie avec les lois du monde divin. Je peux demander au Ciel sa guérison, mais pourquoi le ferais-je ? Pour qu'il ait la possibilité de continuer à détruire son corps et son âme ? – Nous comprenons, dirent les parents en pleurant, mais nous l'aimons et nous ne supporterions pas de le perdre. » Le Maître fut touché par leur chagrin et dit alors : « C'est pour vous que je le guérirai, mais il doit me donner la promesse qu'il changera d'existence. S'il ne veut rien promettre, je ne peux pas prolonger sa vie. »

Naturellement, le garçon promit sans hésiter et le Maître le sauva. Comment ? Nous ne le savons pas, mais il se rétablit très rapidement pour le plus grand étonnement des médecins. D'abord, il tint sa promesse et vécut sagement. Quelque temps passa... Puis peu à peu, il retrouva ses anciens camarades qui lui demandaient : « Pourquoi ne reviens-tu pas avec nous ? Que tu es stupide de vivre ainsi ! Pourquoi te priver ? » Il commença par résister un peu, mais bientôt la tentation fut plus forte, il suivit ses

camarades et recommença sa vie de dissipation. Evidemment, il retomba à nouveau très gravement malade...

Les parents, affolés, retournèrent chez le Maître pour le supplier encore une fois de sauver leur fils. Mais là, le Maître fut catégorique: « Non, maintenant, ce n'est plus possible. » Les parents pleuraient, désespérés, et le Maître leur dit: « Vous savez bien que je ne peux pas m'opposer aux lois de la destinée. Dans certaines circonstances, il est permis d'obtenir des délais, mais maintenant il est évident que votre fils ne changera pas, et il m'est interdit d'enfreindre les lois pour lui permettre de continuer une existence nuisible aussi bien pour lui que pour les autres. Je ne peux faire qu'une chose pour lui: lorsqu'il quittera son corps, il rencontrera dans l'autre monde des entités hostiles et effrayantes, parce que celui qui vit dans la débauche et les passions crée dans le monde invisible des monstres terribles, et quand il meurt, il doit les affronter, il ne peut les éviter. C'est alors qu'il prend véritablement conscience de ses erreurs, et il souffre. Sur la terre, on peut rester inconscient et se cacher la gravité de ses fautes, mais dans l'au-delà, ce n'est pas possible: tout ce que l'on a fait au cours de sa vie vient se présenter. Eh bien, lorsque votre fils s'en ira, je l'accompagnerai afin qu'il ne soit pas seul pour affronter ces monstres. » Les parents se sentirent réconfortés et ils remercièrent le Maître de cette aide

qu'il leur promettait. Peu après, leur fils mourut.

Les disciples ont tendance à exiger de leur Maître qu'il soit tout-puissant, omniscient. Mais que s'imaginent-ils ? Et qu'ont-ils fait, eux, pour mériter qu'un être pareil vienne vivre avec eux ?... Admettons que vous ayez un tel Maître : est-ce que vous le comprendriez, est-ce que vous le suivriez ? Est-ce que vous ne finiriez pas par l'abandonner ou le trahir, comme ont fait la plupart des disciples avec Jésus ?... Evidemment, quand vous pensez à un Maître parfait, vous imaginez quelqu'un qui vous faciliterait la vie, qui résoudrait tous vos problèmes. Eh bien, détrompez-vous, un Maître n'est pas là pour ça. Un Maître est là pour vous instruire et vous pousser à vous perfectionner. Et plus un Maître est grand, plus son enseignement est difficile. C'est vrai dans tous les domaines. Croyez-vous que l'enseignement d'un musicien ou d'un savant de génie serait tellement accessible pour vous ? La vérité, c'est qu'ils refuseraient certainement de vous instruire. Vous direz qu'un Maître spirituel n'est ni un musicien, ni un savant, et que son amour, sa bonté, sa générosité enveloppent toutes les créatures. Oui, c'est vrai, mais cet amour, cette bonté, cette générosité le pousseront à vous aiguiller sans cesse sur le chemin du perfectionnement, et non à faire pour vous tous les miracles que vous attendez.

D'un Maître, vous ne pouvez demander qu'il ait

tous les savoirs et tous les pouvoirs. Vous n'avez le droit de lui demander qu'une chose: qu'il soit un lien avec le Ciel, qu'il vous montre le chemin vers Dieu, qu'il vous guide sur la voie de la lumière. Un Maître ne vous gardera pas avec lui, pour lui, il vous amènera vers Dieu. Et si vous insistez pour rester auprès de lui, il vous dira: «Non, non, ne comptez pas tellement sur moi, je ne peux pas tout vous donner, seul le Seigneur peut vous combler. Moi, je peux uniquement vous aider à trouver le chemin. Je suis, si vous voulez, comme une cabine téléphonique qui vous permet de communiquer avec le monde divin, avec les hiérarchies célestes, c'est tout.» Voilà ce que dira un vrai Maître. Maintenant, bien sûr, si ce n'est pas un vrai Maître, il vous racontera toutes sortes d'autres choses, et c'est donc à vous d'avoir du discernement. Aimer un Maître, s'attacher à lui, c'est très bien, mais il ne faut pas se précipiter, et il est bon de posséder des critères pour discerner qui il est et prévoir où, après quelques années, il vous aura amené.

De graves malentendus seraient évités si les disciples savaient ce qu'ils ont ou non le droit d'attendre de leur Maître. Car le chemin qui mène à la perfection est infini, et pour aussi grand que soit un Maître, il n'est pas parfait. Quoi que pensent ses disciples à son sujet, lui-même sait très bien qu'il est loin d'avoir atteint la perfection absolue, qui est

la perfection de Dieu Lui-même. C'est pourquoi, les disciples qui aiment vraiment leur Maître doivent n'avoir pour lui que des pensées et des sentiments de la plus grande pureté, de la plus grande lumière. Ils facilitent ainsi le travail de leur Maître, et c'est eux qui en bénéficient, car le Maître a davantage de possibilités pour les aider.

Tout au long des années que j'ai passées auprès du Maître, j'ai cherché la méthode la plus efficace pour participer à son travail. De loin, par la pensée, je lui envoyais de la lumière, je l'enveloppais de lumière, je le voyais dans une merveilleuse beauté et je me réjouissais de cette beauté. Je ne le lui disais pas, mais certainement il le sentait. En le voyant ainsi, lumineux, puissant, je me liais à son désir à lui de répandre et de rayonner la lumière. Et j'étais heureux, heureux de m'associer à son travail.

Au lieu de perdre son temps à se poser des questions inutiles: «Mon Maître est-il la réincarnation de Jésus, de saint Jean, de Bouddha?... Est-il Melkhitsédek?»... il est préférable pour le disciple de trouver ce qui est le plus important pour son Maître et pour lui-même; c'est-à-dire travailler avec l'amour et la lumière. Et il n'a pas non plus à se demander si son Maître est plus grand ou plus petit que tel autre. Ce n'est pas cela qui le fera évoluer. Ce qui le fera évoluer, c'est sa fidélité à l'égard de son Maître et ses efforts pour participer à son travail.

Au cours de l'année que j'ai passée en Inde, j'ai eu souvent l'occasion de montrer la photographie du Maître à des saddhous, à des yogis ; ils la prenaient avec respect et la plaçaient contre leur front. Je leur disais : « Vous êtes mes amis et voici mon Maître. » Même à Babadji je l'ai dit. Ils ont compris, car chez eux on ne change pas de Maître comme on le fait ici en Europe. J'ai toujours été étonné de voir comment des gens suivaient pendant des années un homme qu'ils appelaient Maître, puis ils en rencontraient un autre et ils abandonnaient le premier. Et ça pouvait continuer ainsi avec un troisième, un quatrième... Moi, une fois que j'ai eu mis le Maître dans ma tête, dans mon cœur, ç'a été fini, je n'en ai pas cherché d'autre. Même si j'éprouvais de l'admiration, du respect pour d'autres Maîtres, jamais, jamais ils n'ont pris en moi la place de mon Maître.

Chaque été, le Maître réunissait toute la Fraternité dans les montagnes de Rila – qui font partie de la chaîne des Balkans – pour un séjour de plusieurs semaines, quelquefois même deux mois, cela dépendait du temps. Le reste de l'année, quand nous étions à Sofia, nous avions la possibilité d'aller chaque fin de semaine sur le mont Vitocha qui n'en est pas très éloigné. Grâce au Maître, nous revenions de ces séjours à la montagne chargés de tous les présents du Ciel, car il nous apprenait quelle attitude

avoir à l'égard de la nature : les rochers, les arbres, les cascades, les lacs, les sommets. Depuis l'instant du départ jusqu'au retour, tout était pour le Maître une occasion de nous instruire.

Nous nous retrouvions d'abord à Izgrev. Avant de donner le départ, le Maître, toujours vigilant et attentif, se liait au monde invisible, et quand il levait le pied pour le premier pas il semblait qu'il allait nous entraîner dans une aventure extraordinaire. Il nous expliquait l'importance de l'état intérieur où l'on se trouve quand on fait le premier pas, de l'intention dans laquelle on le fait. Car tout dépend du moment et de la façon dont on prend le départ. Le Maître prenait le départ lentement, en regardant avec précaution à droite et à gauche. Puis, à mesure qu'il avançait, il accélérait, et nous devions presque courir derrière lui. Il ne faisait pas pourtant des pas plus grands que les nôtres, mais nous avions de la peine à le suivre. Et il n'était jamais essoufflé. Avec quelle grâce, quelle souplesse et quelle dignité il se déplaçait ! Sa tête, son visage, son regard, ses gestes, tout chez lui était remarquable, mais surtout sa démarche. Et tout en marchant, il nous expliquait comment poser les pieds, comment respirer, comment régler nos mouvements pour économiser nos énergies. Pour marcher, il faut adopter un certain rythme qui fait qu'au fur et à mesure les forces augmentent ; ainsi, même si on était fatigué au départ, on se sent bien à l'arrivée.

Le Maître attirait notre attention sur les moindres détails; pour lui, tout était important. En nous amenant dans les montagnes, son but était bien sûr de nous apprendre à nous lier avec les entités célestes par le chant, la méditation, la prière. Mais il pensait que nous le ferions d'autant mieux si nous savions comment préparer notre sac de montagne et tout notre équipement, comment marcher, respirer, faire halte pour manger, boire, nous reposer, et même nous laver les pieds après une longue ascension.

Vous êtes étonnés? Vous pensez qu'il n'est pas tellement digne d'un Maître d'enseigner ce genre de choses à ses disciples, et surtout comment se laver les pieds! Eh bien, vous vous trompez. Non seulement il est important de se laver les pieds, mais il faut savoir aussi comment le faire. Parce que, d'abord, c'est par les pieds que nous sommes continuellement en contact avec le sol dont ils captent les influences et les courants, et nous devons donc les préparer à être de bons récepteurs. Ensuite, nos pieds sont en relation avec tout l'organisme et particulièrement avec le système nerveux: le cerveau et le plexus solaire. La tête et les pieds sont les deux pôles de notre corps: par la tête nous touchons le ciel et par les pieds nous touchons la terre. Pour établir une bonne communication entre la tête et les pieds, il faut faire un travail avec eux, les toucher consciemment et avec amour, leur parler pour qu'ils

participent aussi à notre activité spirituelle. Vous voyez, tout a de l'importance, parce que tout doit contribuer à notre évolution.

Maintenant imaginons, si vous voulez, que nous montons à la suite du Maître avec les frères et sœurs qui se dirigent vers notre campement. Nous venons de traverser des prairies et des forêts de sapins, et après sept heures d'ascension, rude parfois, nous atteignons le premier lac où flottent des anémones d'eau. Le terre-plein qui forme le centre du campement, surplombe un plateau où dort un autre lac beaucoup plus petit. Nous sommes à 2.300 mètres d'altitude et nous pouvons embrasser d'un regard la chaîne des Balkans. Contournons le lac autour duquel s'étale le campement et continuons à monter vers les sommets dénudés et majestueux. Nous découvrons, l'un après l'autre, cinq autres lacs transparents où se reflètent le ciel et les montagnes. La forme de ces lacs est inhabituelle : l'un ressemble au cœur, l'autre à l'estomac, l'autre au rein... si bien qu'on leur en a donné le nom. Le plus élevé de tous est le plus petit : il est relié à un grand lac situé à peine un peu plus bas par une sorte de couloir. On l'a nommé « la tête », et de là on peut voir quelques-uns des autres lacs.

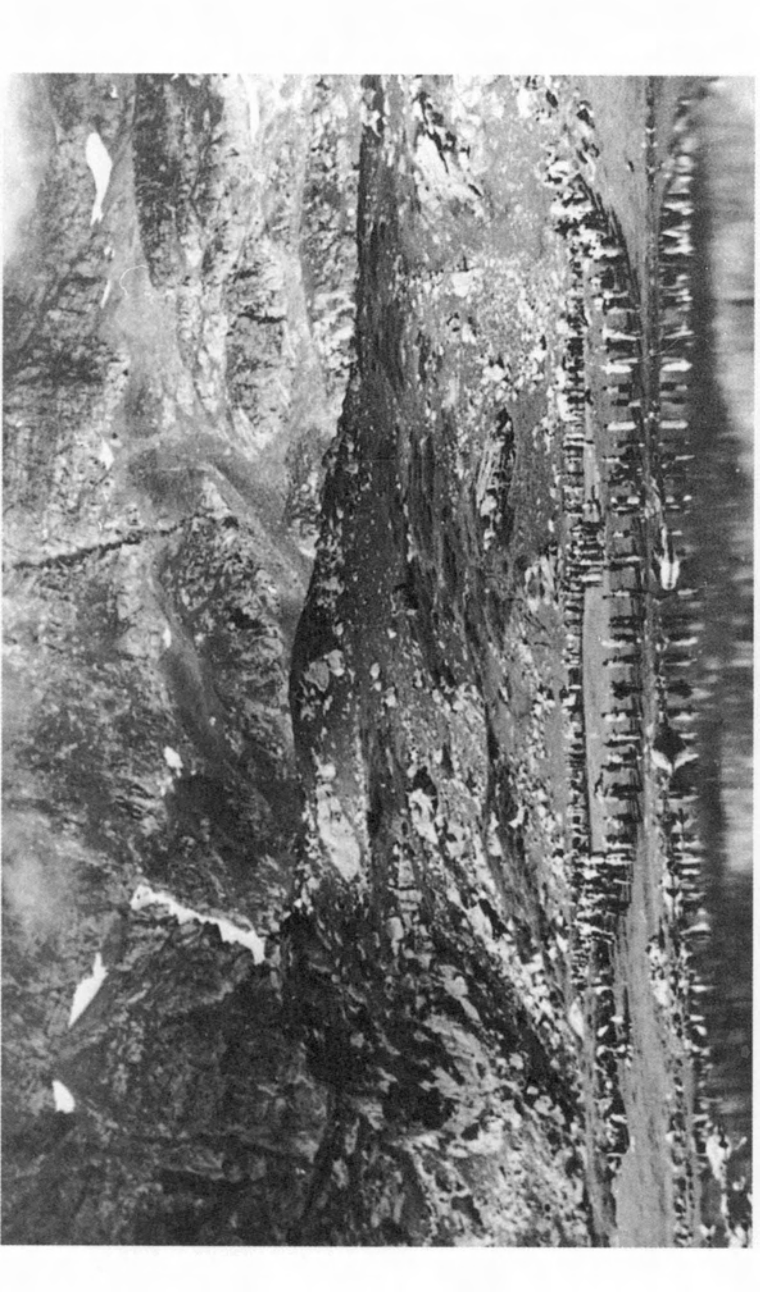
Nous continuons... Là-haut, quelques frères et sœurs sont déjà arrivés afin de tout préparer : l'eau chaude pour les boissons et les bains, les feux, les

repas et les tentes. Ils aperçoivent notre groupe, ils nous font de là-haut des signaux de bienvenue et nous accueillent avec des chants. L'air retentit de marches entraînantes, et c'est avec un sentiment d'immense allégresse que nous gravissons la dernière pente.

Les jours suivants, de nouveaux groupes de disciples viennent se joindre à nous. Parmi tous ceux qui viennent ici, il y a des jeunes, mais aussi des vieillards qui n'hésitent pas à faire cette longue ascension pour venir se rajeunir et se réjouir au contact de leur Maître.

A l'aube, alors que tous dorment encore profondément sous la tente, nous entendons soudain le son d'un violon qui nous tire du sommeil avec douceur en jouant la mélodie du chant: «Eveille-toi, mon frère, pour voir le lever du soleil.» Nous nous levons, nous faisons notre toilette puis, silencieusement, nous montons un étroit sentier qui conduit au sommet dit «de la prière», d'où nous verrons se lever le soleil. L'atmosphère est pure, l'aurore commence à poindre.

Il est très émouvant de voir cette longue chaîne de frères et de sœurs qui montent en silence. Arrivés au «Sommet de la prière», nous nous trouvons sur une sorte de plate-forme rocheuse. Chacun choisit une place, s'assied et se concentre en attendant le lever du soleil. Lorsque le Maître arrive, nous nous levons pour lui souhaiter la bienvenue, puis





◀ *La paneurythmie au bord du Lac Bealder Darou*



La source de Rila. L'eau jaillit au pied d'un rocher en forme de proue. A droite on distingue l'inscription ◀ *mentionnée à la page 110.*

nous reprenons nos méditations et nos prières en nous efforçant de puiser les forces éthériques qui jaillissent partout de l'horizon.

Lorsque le soleil apparaît, nous entonnons un chant en son honneur, et une immense joie remplit nos âmes. Toute la nature, les rochers, les arbres, les rivières, les lacs, vibrent à l'unisson avec cette puissance de vie que projette le soleil. Nous faisons ensemble des prières en élevant nos âmes vers Dieu. La prière est mieux reçue lorsqu'elle est faite dans l'air pur des sommets avec un cerveau éveillé et un cœur rempli de joie. Après les chants et les prières, le Maître fait une conférence où il montre aux disciples la beauté de la vie raisonnable, la grande sagesse cachée dans les moindres choses de la nature et l'idéal que chacun doit réaliser : être un ouvrier du Ciel, un conducteur de la vie divine.

La conférence achevée, nous redescendons tous vers le campement. Là, nous faisons des exercices respiratoires indiqués aussi par le Maître et qui sont destinés à développer nos facultés physiques et psychiques. Ensuite, tous ensemble, nous faisons les exercices de gymnastique, puis nous dansons la Paneurythmie dans une vaste prairie qui s'étend auprès d'un autre lac. Plusieurs centaines de disciples dansent et chantent en formant un vaste cercle au centre duquel se trouvent l'orchestre et le Maître. La présence du Maître au centre du cercle donne un élan à tous. Lorsque la Paneurythmie est achevée,

nous revenons au campement. Maintenant, chacun est libre de déjeuner, de se promener ou de travailler.

Midi nous rassemble à nouveau et nous formons un grand cercle au centre du campement. Les quelques disciples qui, par roulement, assurent chaque jour la préparation des repas cuits dans d'énormes chaudrons et de grosses marmites, distribuent la nourriture. Nous mangeons dans le silence, avec joie et recueillement, comme le Maître nous l'a enseigné. Le repas terminé, nous sommes de nouveau libres. Dans l'après-midi, le Maître fait une conférence ou, parfois, nous emmène en excursion sur d'autres sommets des montagnes de Rila. Il nous est arrivé de marcher quatorze heures en une seule journée, mais grâce au Maître qui nous a donné une méthode pour marcher très longtemps sans nous fatiguer, nous n'étions jamais épuisés.

Quelquefois, pendant ces excursions, on voyait le Maître s'arrêter: il grattait un peu la terre avec ses doigts qu'il maintenait quelques secondes sur ce petit trou. Puis il reprenait sa marche. Il n'a jamais expliqué pourquoi il faisait cela. Plus tard, j'ai compris: la terre absorbe et transforme tout, et celui qui sait comment travailler avec elle, arrive à se débarrasser des courants négatifs qu'il reçoit dans le plan astral. Je vous l'ai dit, le Maître était l'objet d'attaques constantes, et cet exercice avec la terre lui servait certainement à se protéger.

Le soir, après le repas, on allume un grand feu au centre du campement. Nous venons nous asseoir tout autour, nous prions, puis nous chantons en chœur des chants composés par le Maître. Notre désir est qu'il descende du sommet du camp où se dresse sa tente, et vienne parmi nous, devant le brasier. Nous chantons avec ardeur dans la nuit, en regardant de temps en temps vers la tente du Maître, dans l'espoir d'y voir apparaître le signal lumineux qui nous préviendra que notre vœu est exaucé. Tout à coup, le signal jaillit, notre joie est immense, et nous entonnons le chant qui porte le nom de « *Salut au Maître: Ô Seigneur, toi, mon Maître, sur tes pas conduis-moi...* » Le signal lumineux, soulevé par la main d'un frère, se met en marche dans la nuit et descend lentement le sentier qui rejoint le feu de camp. Le Maître arrive enfin près de notre cercle qui s'ouvre pour lui faire une place devant le feu et se referme derrière lui. Les chants reprennent... La nuit bleue, constellée d'étoiles, semble participer par son silence et sa grandeur aux émotions mystiques que nous sommes en train de vivre. Après les chants, quelques frères et sœurs récitent des vers, jouent du violon ou de la guitare...

Souvent, le Maître fermait les yeux et méditait. Je le regardais et je me disais : « A quoi pense-t-il ? Où est-il ? » C'est ainsi que, pendant les silences, je me suis habitué à me lier à lui, et peu à peu j'ai senti que beaucoup de ses pensées, de ses sensations, de

ses émotions venaient vers moi. J'ai compris aussi qu'il nous instruisait dans le silence. Vous direz: «Mais dans le silence on n'apprend rien, on n'entend rien!» Oui, en apparence, mais en réalité, c'est l'âme qui reçoit; l'âme du disciple voit, sent et enregistre tout ce qui sort de la tête du Maître. Si le disciple ne sait pas tout de suite ce que son âme a capté, c'est qu'il faut du temps pour que l'âme en imprègne le cerveau. Mais un jour ou l'autre, cela sortira sous forme de pensées, de découvertes, de réminiscences dont le disciple ne saura même pas l'origine, et ce sera tout simplement quelque chose qu'il aura saisi de son Maître.

Mais 10 heures du soir approchent, le Maître se lève pour une dernière prière que nous récitons ensemble. Nous remercions pour les bénédictions que nous avons reçues pendant cette journée, puis nous nous séparons et rentrons sous nos tentes pour dormir. Quelques-uns restent encore assis auprès du feu qui s'éteint pour contempler le ciel étoilé et les reflets de la lune sur la surface tranquille du lac. Une paix merveilleuse descend sur eux, ils se sentent en union parfaite avec l'univers et leur vie prend un sens extraordinaire qu'ils n'oublieront plus. Enfin, alors que tout est déjà silencieux dans le camp, ils reviennent vers leurs tentes et s'endorment, jusqu'à ce que le violon les éveille à l'aube, afin de recommencer une nouvelle journée dans la lumière.

Au cours de ces séjours à la montagne, le Maître nous emmenait souvent en excursion au sommet du Moussala; même par temps de pluie et de neige: il éprouvait ainsi notre endurance et notre foi. L'orage se déchaînait autour de nous; les rochers, le sol électrisé dégageaient des ondes à peine supportables. L'eau ruisselait sur nous; des étincelles sortaient de nos cheveux et des barbes de plusieurs frères. Nous avancions sans une plainte, guidés par le Maître toujours stoïque et agile. Comment décrire les impressions que nous ressentions alors? Seuls ceux qui ont vécu des heures d'une telle tension physique et morale peuvent comprendre combien elles trempent les âmes et les esprits.

Après un ou deux mois de cette vie, nous nous sentions transformés. Aussi, lorsque nous redescendions dans les villes reprendre nos travaux quotidiens, nous savions mieux aider les êtres qui nous entouraient par nos conseils et notre exemple. Nous leur montrions que tous les hommes sont capables de vivre autrement qu'ils ne le font et de créer le Royaume de Dieu sur la terre, à condition de comprendre que la bonne volonté, l'amour et la fraternité sont les véritables fondements de l'existence.

Oui, ces longs séjours passés avec le Maître dans les montagnes de Rila comptent parmi les meilleurs moments de mon existence. Et souvent, des images de cette période-là reviennent me visiter.

Un jour, j'allais avec un ami rejoindre le camp d'été. La montée était rude, il faisait très chaud et nous transpirions car nous portions des sacs sur le dos. Un moment, nous nous sommes arrêtés pour nous reposer et nous restaurer un peu ; nous avions deux poires que nous avons commencé à manger. Et sincèrement, je n'avais jamais imaginé qu'il était possible de goûter une telle saveur et de ressentir une telle joie. C'était incroyable, indescriptible... Oui, une poire, seulement une poire m'a transporté au Paradis. Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Etait-ce l'air, le ciel, la splendeur de la montagne sous le soleil, la joie que j'éprouvais de retrouver le Maître ?... On aurait dit qu'une divinité venue exprès pour être mangée s'était cachée dans cette poire, et elle m'a rempli de toute la compréhension, de toute la lumière de l'univers. C'est alors que ma conscience s'est ouverte et, depuis ce jour-là j'ai compris des choses inouïes. Alors, je vous le dis à vous aussi, si vous pouviez avoir au moins une fois une expérience pareille, votre existence en serait transformée. Souhaitez de faire un jour cette expérience, car il serait triste pour un fils de Dieu, une fille de Dieu, de ne pas avoir goûté, au moins une fois dans sa vie, ce que le Créateur a préparé pour ses enfants.

Je me souviens aussi de Tséko montant jusqu'au campement, croulant sous les paquets dont on l'avait chargé. J'ai rencontré quelques phénomènes dans ma vie, mais comme Tséko, je ne crois pas

qu'il y en ait beaucoup ! C'était un gaillard extrêmement costaud. Quand la Fraternité montait à Rila, les sœurs, surtout les plus âgées, lui donnaient leurs affaires à porter, et comme il était toujours gentil, serviable, souriant, il acceptait tout sans bougonner. Quand on se retournait sur le chemin, on apercevait parfois toute une montagne en marche... C'était Tséko ! Pendant les excursions, c'est lui qui transportait sur son dos le samovar dont les frères et sœurs se servaient pour faire le thé, et il le portait avec les braises ; l'eau se mettait à bouillir, on entendait des sifflements, on voyait s'élever des nuages de vapeur, et Tséko avançait tranquillement... on aurait dit une locomotive !

Evidemment, avec une aussi bonne nature, il était sympathique à tout le monde, et chacun voulait l'inviter. Mais voilà, il avait un appétit que vous ne pouvez même pas imaginer. Partout où il allait, il mangeait tout ce qui était sur la table et jamais il ne paraissait rassasié. Si on voulait garder quelque chose, il ne fallait surtout pas le laisser sous ses yeux, car tout disparaissait dans cet estomac unique au monde. Il arrivait que les sœurs qui s'occupaient de la cuisine à Rila mettent de côté la nourriture qui restait des repas. Et quand elles allaient la chercher pour la jeter, parce qu'elle avait déjà fermenté, tout avait disparu : Tséko avait tout fini. On était stupéfait ! Mais quoi qu'il mange, il n'était jamais malade. Le Maître, se rendant compte à quel

phénomène il avait affaire, envoyait auprès de lui tous ceux qui étaient sans appétit : rien qu'en regardant Tséko manger, l'appétit leur revenait. Oui, c'était vraiment un phénomène.

Et ce n'est pas tout. Alors qu'il n'avait aucune instruction, il se mit un jour à écrire des poèmes. Il croyait que la poésie consistait à trouver des rimes, et alors il écrivait des choses sans queue ni tête, mais... il y avait la rime ! C'était tellement drôle qu'on ne pouvait s'empêcher de rire. Et pour imiter sa « poésie », lorsque les frères et sœurs lui donnaient quelque chose à porter, ils lui disaient :

« *Tséko, Tséko,*
Da ti é léko ! »

en soulignant bien la rime ! C'est-à-dire « Tséko, Tséko, que cela te soit léger ! »

Il voyait bien qu'on se moquait de lui, mais imperturbablement, avec le sourire – jamais il ne s'est vexé des moqueries et des critiques – il continuait à nous lire des poèmes. Il les lisait même auprès du feu, le soir, et le Maître écoutait avec beaucoup d'indulgence. Mais un jour, que s'est-il passé ? Est-ce le miracle de l'Enseignement du Maître sur une âme tellement bonne et pure ? Il se mit à écrire de la véritable poésie et tous étaient étonnés, on ne se moquait plus, on ne plaisantait plus, on l'écoutait vraiment.

Ensuite, il voulut composer de la musique, écrire des chants. Là, de nouveau, on commença à rire

et à plaisanter : Tséko compositeur, vous vous rendez compte ! Et puis on s'aperçut bientôt que les frères et les sœurs qui se promenaient dans les montagnes et près des lacs fredonnaient les airs de Tséko et chantaient ses chants...

Il était électricien, et un jour nous avons appris avec une grande tristesse qu'en travaillant sur un poteau électrique, il avait pris le courant et était tombé. C'est ainsi qu'il est mort. Tout le monde le regrettait, et tellement d'années après je pense encore souvent à lui.

Un autre souvenir extraordinaire est celui des nuits que j'ai passées sur le Moussala, à la belle étoile. Je montais le soir jusque-là avec quelques amis ou même quelquefois seul. Je m'enveloppais dans des couvertures et, avant de m'endormir, étendu sur le dos, je contemplais le ciel étoilé en tâchant de me lier aux forces et aux entités cosmiques dont les étoiles sont seulement l'aspect physique. Je ne comprenais pas tout ce qu'elles me disaient, mais je les aimais, toute mon âme était émerveillée et je les regardais jusqu'au moment où, sans m'en rendre compte, je plongeais dans le sommeil. Quelquefois, pendant la nuit il neigeait et je me réveillais, le matin, incrusté dans la neige. Ah ! quels souvenirs magnifiques !

C'est au cours de ces années-là que j'ai découvert la paix extraordinaire dont on est envahi quand on se trouve la nuit sur les sommets. Dans les régions

où je me trouvais transporté, je sentais et comprenais que la seule activité réellement importante dans la vie est de s'unir à l'esprit cosmique qui anime l'univers. Dans la vie courante, pour un rien, les humains se tourmentent ou se déchirent entre eux. Leur champ de conscience est tellement étroit et limité que rien ne leur paraît plus important que leurs soucis, leurs ambitions, leurs amours, leurs querelles. Ils ne voient pas l'immensité du ciel au-dessus d'eux, tout cet espace infini qui, s'ils voulaient bien lever les yeux, leur permettrait de s'arracher à leurs limitations et de respirer un peu.

Mais vous, au moins, tâchez de ne pas vous priver de toutes les occasions qui se présentent d'échapper au poids de la vie quotidienne. Lorsque la nuit est claire, habituez-vous à regarder les étoiles et à boire cette paix qui descend doucement du ciel constellé. Liez-vous à chacune d'elles et, telle une âme vivante, intelligente, chacune vous dira une parole. Essayez d'en trouver une avec laquelle vous vous sentez des affinités particulières, liez-vous à elle, imaginez que vous allez vers elle ou qu'elle vient vous parler... Les astres sont des âmes hautement évoluées. En écoutant leurs voix, vous trouverez la solution à de nombreux problèmes, vous vous sentirez éclairés et apaisés.

Tous les grands Initiés se sont instruits en contemplant le ciel nocturne, leur âme communiait avec les étoiles, et ces centres de forces inépuisables leur

envoyaient des messages qu'ils transmettaient ensuite aux humains. Il faut lire les étoiles comme les caractères d'une écriture sacrée qu'on met très longtemps à déchiffrer. Oui, c'est plus tard qu'on commence peu à peu à comprendre toutes leurs révélations. Et moi aussi, c'est maintenant que je commence à comprendre certaines choses que me chuchotait le ciel étoilé dans le silence de la nuit sur le Moussala.

Une fois, au cours d'un de ces séjours à Rila, j'ai voulu tenter une expérience assez difficile. Pour la réaliser, j'ai choisi un rocher d'une extrême nudité qui me semblait convenir par son orientation et la beauté de ses formes ; il descendait jusqu'au lac en une pente très abrupte couverte par endroit de plaques de neige glacée. J'ai grimpé jusqu'au sommet et j'ai procédé à l'expérience...

Lorsque j'ai voulu redescendre, malgré toutes les précautions que je prenais, j'ai subitement glissé sur la neige glacée. Le bâton que je tenais à la main, et avec lequel j'essayais de me retenir, s'est cassé en plusieurs morceaux et j'ai glissé à toute allure vers le lac sans pouvoir me raccrocher à quoi que ce soit. Je ne pensais à rien, j'ai seulement senti que j'étais en train de vivre quelque chose d'extraordinaire.

Le lieu où je me trouvais était assez éloigné du campement. Mais sans doute le Maître m'observait-il dans l'invisible car, tout à coup, il dit aux frères

et sœurs qui l'entouraient : « Pensez à frère Mikhaël, car il vient de tomber. » Que serait-il arrivé si le Maître et la Fraternité n'avaient pas pensé à moi ? Le lac était glacé, rien n'aurait pu me sauver. Mais tous ont pensé à moi et j'ai été miraculeusement arrêté dans ma glissade au moment où j'atteignais le lac. En m'agrippant à quelques aspérités je finis péniblement par quitter cet endroit. Les frères, qui avaient été prévenus par le Maître, venaient à ma rencontre ; ils me regardaient de loin avec des jumelles et, me voyant sauvé, riaient de la situation dans laquelle je me trouvais : je tenais encore à la main un petit morceau de mon bâton brisé ! En reprenant mes esprits, je compris ce qui venait de m'arriver...

Un peu plus tard, le Maître m'a dit : « Mikhaël, tu dois apprendre à choisir les emplacements où tu veux faire des expériences ; celui où tu te trouvais était très mauvais. » Il m'a expliqué que certains lieux sont propices au travail de la pensée parce qu'ils sont vivants, magnétiques, tandis que d'autres au contraire doivent être évités parce qu'ils sont chargés d'électricité. Cela se reconnaît à la présence ou non de végétation. Il existe des endroits tellement arides et nus qu'ils semblent repousser la végétation : c'est parce qu'ils sont saturés d'électricité, et il n'est pas bon de s'y attarder pour faire un travail spirituel.

Pendant ces séjours à Rila, il arrivait parfois que

le Maître nous donne certains exercices à faire. Je ne peux pas vous les décrire tous et je me contenterai de vous en mentionner un qui peut paraître bizarre et que l'on ne comprend que si l'on connaît certaines lois de la Science initiatique. Le Maître nous disait : « Allez au lac, puisez de l'eau, et allez la verser sur les grosses pierres qui sont près du bord. Faites-cela dix fois de suite. » Nous exécutions cette tâche avec joie, car nous savions que tout ce que nous demandait le Maître avait une utilité et un sens. Certainement, cet exercice permettait à des êtres, liés aux pierres sur lesquelles nous répandions cette eau, de recevoir de l'aide sans se douter d'où elle venait. Peut-être à ce moment-là se sentaient-ils guéris ou vivifiés. Je le crois, car je sais que l'être humain est lié à tous les règnes de la nature, aux minéraux, aux végétaux, aux animaux, mais seuls les Initiés peuvent distinguer de telles liaisons.

Il y avait une période où, lorsque nous revenions du lever de soleil avec le Maître, nous rencontrions tous les jours un chien qui aboyait d'une manière extraordinaire sur notre passage. Cet aboiement ressemblait à une lamentation, à une prière. Une fois le Maître nous dit : « Vous voyez ce chien ? Eh bien, un être humain est lié à lui pour avoir jadis commis des crimes. Maintenant il souffre et désire se corriger. » Nous avons alors compris qu'à travers ce chien, un homme venait supplier le Maître de lui rendre sa liberté. Un matin, le Maître s'arrêta et,

s'adressant au chien, lui dit: « Eh bien, va, tu es libre! » A partir de ce jour-là, le chien ne se trouva plus sur notre passage.

A plusieurs reprises le Maître nous avait raconté cette anecdote: « Il y avait une fois, dans la ville de Rouchtchouk*, un tailleur qui ne cousait que jusqu'à midi. L'après-midi, il remplissait d'eau fraîche deux énormes cruches qu'il allait distribuer à travers la ville. Tout le monde le connaissait et on disait qu'il était bon, mais un peu fou. Non, en réalité, il se préparait pour sa prochaine incarnation où il deviendrait un disciple véritable, car le disciple de la nouvelle vie est celui qui sait distribuer l'eau pure à tous. »

Quand nous partions en excursion avec lui, il arrivait que nous rencontrions une source, et le Maître nous demandait d'enlever les brindilles, les feuilles et les herbes qui l'obstruaient; il était heureux de la voir couler librement, tellement cristalline. On sentait que le Maître avait un lien avec les sources à cause de leur pureté, de leur vie jaillissante, mais surtout à cause de tout ce qu'elles représentent du point de vue symbolique.

C'est sans doute pour cette raison qu'il avait fait spécialement aménager la source qui se trouve à quelque distance de notre campement de Rila. Là,

* Actuellement Roussé, sur le Danube.

l'eau jaillit d'un énorme bloc de rocher que les frères avaient taillé en forme de proue, et s'écoule ensuite sur un lit de pierres plates, très blanches, qui se termine par deux mains jointes sculptées. Chacun peut boire à cette source l'eau pure que lui offrent les deux mains. Sur le flanc gauche du rocher est gravée une ancre, symbole de la Fraternité, et sur le flanc droit on lit l'inscription suivante:

«*Frères et sœurs,*
Pères et mères,
Amis et étrangers,
Enseignants et étudiants,
Vous tous, serviteurs de la vie,
Ouvrez votre cœur au bien,
Soyez pareils à cette source!»

Près de cette inscription sont aussi tracés des figures géométriques et des signes kabbalistiques.

A l'époque où le Maître avait demandé que l'on aménage cette source, c'est moi qu'il avait chargé de la peindre en bleu. Mais voilà que bien des années après, un frère, qui était lui aussi disciple du Maître, sans rien demander à personne, a tout recouvert de peinture rouge. Qu'est-ce qui lui a pris? Pourquoi a-t-il fait ça? Pourquoi a-t-il substitué le rouge, la couleur de Mars, de la violence, à la couleur bleue de Jupiter, de la paix? Il révélait par là qu'il se mettait sous l'influence de courants destructeurs, et d'ailleurs il a fini tragiquement. C'est

quelqu'un de connu dans l'histoire de la Bulgarie, mais je ne dirai pas son nom.

Bon, laissons cela, et revenons à la source. Il n'existe pas de symbole plus profond, plus significatif que celui de la source qui coule, et je peux vous montrer que l'essentiel de l'Enseignement du Maître est contenu dans cette image de la source. Dans les Evangiles Jésus dit: « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voilà le premier commandement.* » Je vous ai déjà expliqué que la force correspond au domaine de l'esprit, car seul l'esprit possède la véritable force. L'homme doit donc aimer Dieu avec son cœur, son intellect, son âme et son esprit, c'est-à-dire avec les quatre principes qui constituent sa vie psychique. De ce commandement, on peut rapprocher le précepte du Maître:

« *Ayez le cœur pur comme un cristal,*
L'intellect lumineux comme le soleil,
L'âme vaste comme l'univers,
Et l'esprit puissant comme Dieu et uni à Dieu. »

C'est là le plus haut idéal qu'il nous ait donné.

Pour réaliser ce haut idéal, nous devons faire jaillir la source en nous. « Comment ? direz-vous, quelle source ? » Par la pensée, par la prière, nous pouvons nous lier à la Source sublime, Dieu, et puisque nous sommes à l'image de Dieu – microcosme reflet du macrocosme – nous possédons en nous

une source qui n'attend que des conditions favorables pour jaillir.

C'est en nous liant à la Source céleste que nous ferons jaillir notre propre source. D'abord, dans notre cœur, par l'amour. Quoi qu'il arrive, quelles que soient les amertumes, les déceptions, les épreuves, nous devons garder toujours ouverte en nous la source de l'amour, car c'est ainsi que notre cœur se purifie. Une source en coulant rejette les herbes et les feuilles mortes qui viennent en obstruer l'orifice; de la même façon, l'amour rejette les miasmes et les laideurs qui tentent d'envahir notre cœur.

Dans notre intellect, la Source divine descend comme lumière. De même que la pureté du cristal est l'idéal du cœur, de même la lumière du soleil est l'idéal de l'intellect. Grâce à cette lumière, nous évitons les pièges, les obstacles, nous discernons la voie à suivre, et c'est avec assurance que nous avançons sur cette voie.

Lorsqu'elle pénètre dans notre âme, la Source divine la dilate jusqu'aux confins de l'univers; nous nous confondons avec l'immensité, nous portons toutes les créatures en nous, nous embrassons le monde entier.

Et quand nous serons parvenus à faire jaillir la source dans notre cœur, notre intellect et notre âme, elle rejoindra la Source primordiale qui est notre esprit, qui est Dieu Lui-même, et c'est ainsi que nous deviendrons puissants comme Lui.

Vous voyez comment le précepte du Maître complète le commandement énoncé par Jésus : nous devons aimer Dieu avec la pureté de notre cœur, la lumière de notre intellect, l'immensité de notre âme, la puissance de notre esprit. Et la source est le symbole de cet idéal sublime.

Durant toutes les années que j'ai passées auprès du Maître, je me suis tellement imprégné de cette image de la source que c'est par elle que j'ai commencé la première conférence que j'ai faite en France.* Oui, j'ai commencé avec l'image de la source et celle du soleil. Parce que le soleil et la source sont deux réalités identiques. Le soleil est une source, la lumière est une eau qui jaillit du soleil. Dans l'image de la source se trouvent réunis l'eau et la lumière, l'eau et le feu, qui sont les deux principes de la vie. Il faut avoir beaucoup réfléchi sur cette question de l'eau et du feu pour comprendre le sens d'un des versets les plus profonds des Evangiles, la réponse que Jésus fit à Nicodème : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. »

A mon tour, je vous apporte l'Enseignement de la source qui n'est autre que l'Enseignement des

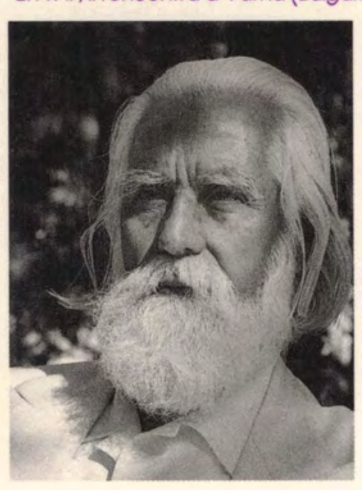
* Le 29 janvier 1938. Cette conférence intitulée : « La deuxième naissance » est un commentaire du verset de l'Evangile de saint Jean : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » (Voir Tome 1 des Œuvres Complètes.)

deux principes. C'est cet Enseignement que le Maître a apporté, que Jésus a apporté, et que bien d'autres Initiés avant lui avaient apporté aussi. Depuis des siècles et des millénaires, les Initiés se transmettent le flambeau. Car la lumière de l'Initiation est comparable à la flamme olympique que l'athlète transporte en courant. Il la tient très haut et n'a d'autre souci que d'atteindre le but. Lorsqu'il a terminé son parcours, il tend le flambeau à celui qui va poursuivre la course. La lumière de l'Initiation ne s'est jamais éteinte. Qui l'a donnée à mon Maître?... Et celui qui la lui a donnée, de qui l'avait-il lui-même reçue?... Un jour, le Maître m'a tendu le flambeau et m'a dit: «Cours, Mikhaël, cours!...»

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 22 DÉCEMBRE 1991
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
PROSVETA, Z.I. DU CAPITOU, B.P.12
83601 FRÉJUS

– N° d'impression : 1955 –
Dépôt légal : Décembre 1991
Imprimé en France

Le Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov (1900-1986).
En 1917, il rencontra à Varna (Bulgarie) le Maître Peter Deunov dont



l'Enseignement devint aussitôt pour lui un vaste champ d'explorations et d'expériences. En 1937, prévoyant les bouleversements politiques qui allaient toucher son pays et mettre en péril l'Ecole de la Fraternité Blanche Universelle qu'il avait fondée, le Maître Peter Deunov l'engagea à quitter la Bulgarie pour la France afin d'y continuer son œuvre.

•

« Le plus remarquable chez le Maître Peter Deunov, ce qui en faisait un être absolument à part, c'était la vie spirituelle qui émanait de lui et qui, comme des rayons de lumière, venait nous pénétrer. Car le rayonnement que produit un être d'une grande vie spirituelle est quelque chose de vivant, un monde habité d'entités très pures, qui imprègne tous ceux qui l'approchent et fait un travail sur eux.

Beaucoup croient que l'essentiel, c'est la parole d'un Maître, la sagesse qu'il transmet, et que s'il ne dit rien, ils n'apprennent rien. Eh bien, c'est une erreur ; même s'il ne parle pas, le rayonnement qui émane de lui vous communique quelque chose de sa lumière et de sa force. C'est ce que j'ai compris auprès du Maître. Le plus important, ce n'était pas l'enseignement qu'il nous transmettait par sa parole, mais la vibration intense de son esprit qui pénétrait en nous. »

Omraam Mikhaël Aïvanhov



www.prosveta.com
international@prosveta.com

ISSN 0290-4187
ISBN 2-85566-508-6